49

IMAGES

No. 666 — LE CAIRE (EGYPTE) 15 JUIN 1942

Un nom dans l'histoire:
BIR HACHEIM

La garnison des Français libres de Bir Hacheim, qui a repoussé plusieurs assauts violents de l'ennemi, est aujourd'hui plus que jamais à l'honneur. Voici un groupe de fusiliers marins, quelque part dans le désert, examinant une pièce d'artillerie française.

DANS CE NUMERO:

LA FRANCE COMBATTANTE

20 millièmes
En PALESTINE: 25 mils
En SYRIE & LIBAN: 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Sophie d'Iran (Téhéran)

Votre longue lettre, chère amie lointaine, a bouleversé quelque peu mes notions psychologiques et, à moins qu'il ne s'agisse d'un entêtement et d'un orgueil démesurés (que vous appelez timidité) de la part de votre ami, il me semble que l'amour de celui-ci ne soit pas en rapport avec le sentiment que vous supposez qu'il vous porte encore. Tout de même, il n'attendrait pas si longtemps pour se déclarer d'une façon ou d'une autre et ne se ferait pas toujours accompagner d'un camarade dans cet établissement où vous avez l'habitude de vous rencontrer pour éviter de vous parler seul à seul. Si nous étions en temps normal, je vous aurais conseillé de rejoindre la famille de votre cousin. Mais cela ne pourrait se faire aujourd'hui. Donc, tâchez de mettre vous-même la situation au clair avec ce jeune homme. Demandez-lui quelles sont ses intentions. Pourquoi vous retrancher chacun dans votre tour d'ivoire et laisser passer les jours bien inutilement ? Sa réponse vous éclairera de manière définitive et vous dictera votre ligne de conduite.

Je suis un oiseau enfermé

Agée de dix-sept ans, je suis tenue très sévèrement par mes parents et je vis en marge des jeunes gens de mon âge. Cela me fait douter de moi et me donne une timidité excessive dès que je sors un peu. Croyez-vous que je pourrais, malgré tout, rencontrer le prince charmant dont je rêve ? On me dit très jolie et, fausse modestie mise à part, je pense que je peux plaire.

Mais certainement, petit oiseau enfermé, vous pouvez plaire et, je suis certain, vous ne tarderez pas à rencontrer le prince charmant de vos rêves. Vous êtes bien jeune encore et l'avenir est largement ouvert devant vous. Si vos parents sont sévères avec vous, cela ne les empêchera pas, le jour où ils le jugeront opportun, de vous faire sortir avec eux dans le monde. Cela vous donnera l'occasion de connaître des jeunes gens et, peut-être, de trouver celui qui représentera votre idéal. Ne désespérez pas, petite fille, car vous n'êtes pas encore autre chose, et patientez. Avant peu, j'en suis convaincu, toutes vos idées noires disparaîtront et vous ne tarderez pas à voir la vie en rose.

Miranda

Je lis « Images » depuis bien longtemps et, pour la première fois, j'ai recours à vos judicieux conseils. Je connais une famille dont les enfants (des garçons) ont été élevés sur un pied de camaraderie avec leur papa. Ce système d'éducation n'a pas réussi avec le cadet, âgé de 17 ans. Il s'obstine à ne pas obéir à son père, lui tient tête et, chose déplorable, peu s'en faut qu'ils n'en viennent aux mains. Le père, navré de cet état de choses, ne sait quelle décision prendre et ne trouve de solution que dans l'éloignement. Mais les routes sont fermées et leur situation modeste ne leur permet pas les internats coûteux. D'ailleurs cet enfant, ne brillant pas dans les études, on serait heureux de l'introduire dans un établissement où il pourrait apprendre un métier dans quelque branche mécanique. Connaîtriez-vous, mon cher Horatius, quelque établissement de ce genre en Egypte ou, à la rigueur, en Palestine, Syrie, que sais-je ? Vous les sortiriez d'un grand embarras.

De pareils établissements ne manquent pas en Egypte et le jeune homme pourrait être placé, comme apprenti d'abord, dans une de ces grosses maisons, que vous devez connaître autant que moi, qui travaillent pour l'armée. Mais je trouve qu'avant tout une personne, amie de la famille, devrait faire pression sur ce jeune homme pour l'amener à avoir pour son père le respect que tout enfant doit à l'auteur de ses jours. Il faut, certes, qu'une certaine camaraderie lie de nos jours parents et enfants, mais dans une juste mesure et sans que celle-ci ait lieu au détriment du respect filial. Je crois que la persuasion, plus que la contrainte, amènera ce fils à comprendre la déférence qu'il doit à son père. S'il a du cœur et de l'esprit, je suis certain que l'emploi de la douceur parviendra à lui faire changer d'attitude. Trop de parents actuels ont le tort de vouloir briser toutes les barrières qui existaient jadis entre eux et leurs enfants.

Une lectrice d' « Images »

Je ne crois pas que la légère difformité dont vous faites mention soit un empêchement à la carrière que vous voulez embrasser ou à n'importe quelle autre. Ne vous découragez donc pas et faites votre demande aujourd'hui même au quartier général britannique. Je suis convaincu que vous aurez une réponse satisfaisante.

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

Identité de vues

ANGLO-RUSSES

Semaine fertile en événements ! Le plus important est certainement le traité d'alliance conclu entre l'Angleterre et la Russie, et le plus glorieux l'héroïque épopée des forces de la France libre à Bir Hacheim laquelle prendra place à côté des hauts faits d'armes de cette guerre.

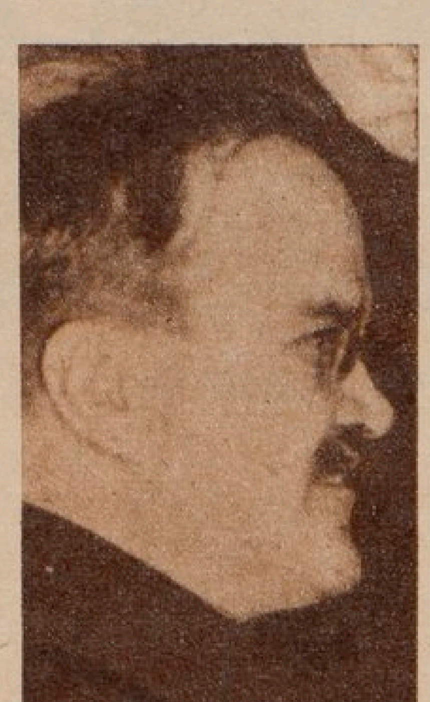
Le traité d'alliance anglo-russe n'est pas de ces instruments de diplomatie platonique qui ne modifient souvent en rien de façon immédiate et concrète les relations existant entre deux puissances. D'une portée capitale, il clarifie tout d'abord les rapports entre les deux pays, dissipant toutes les équivoques qui pouvaient encore naître ou subsister dans l'esprit des dirigeants ou des deux peuples. Cela prépare naturellement le terrain à une collaboration militaire, d'ailleurs posée dans le texte du traité, d'un caractère total impliquant sur terre, sur mer comme dans les airs la mise en commun de toutes les ressources des deux pays. La conséquence logique de cette décision est l'engagement également formulé de ne signer aucune paix séparée avec l'ennemi.

Le paragraphe très important relatif à l'organisation de la paix est basé sur deux principes fondamentaux qui suppriment définitivement toute forme d'antagonisme anglo-russe : les parties contractantes ne chercheront pas à agrandir leurs propres territoires et ne tenteront pas d'intervenir dans les affaires intérieures d'autres Etats, sauf évidemment pour la destruction du fascisme. Les principes de la Charte de l'Atlantique trouvent donc une importante consécration européenne entre deux des plus grandes nations alliées.

Il faut retenir en outre en marge de ce traité, mais comme un corollaire logique, la déclaration faite au Parlement par M. Eden sur la nécessité d'un second front en Europe. Il apparaît ainsi que la communauté de vues sur la conduite de la guerre est absolument complète. Du reste, après la visite de M. Molotov à Washington, il ne fait plus de doute que les Etats-Unis ont donné leur adhésion au projet de la création d'un second front. Ceux qui s'imaginaient que la seule diversion que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis pouvaient entreprendre actuellement sur le Continent pour soulager les Russes était seulement celle des raids aériens massifs contre les villes allemandes doivent maintenant se détromper. Les Nations Unies sont décidées à entreprendre en Europe même des opérations de grande envergure, visant à la défaite totale des nazis.

Molotov

L'OMBRE DE STALINE



Celui qu'on a appelé « l'ombre de Staline » est soudain projeté en pleine lumière par le traité qu'il vient de signer avec M. Eden et qui, remplaçant l'accord intervenu au début de la guerre entre la Grande-Bretagne et la Russie, consacre l'alliance anglo-russe, et la collaboration des deux pays pour la reconstruction du monde de demain.

Chose curieuse: M. Molotov ne s'appelle pas en réalité Molotov. Son vrai nom est Viascheslav Mikhaïlovich Skriabine. Ce patronyme a d'ailleurs induit en erreur bien des gens qui ont rattaché le ministre des Affaires Etrangères de l'U.R.S.S. à la grande famille des nobles de l'ancien régime. Fils du peuple, il est né en 1890 dans une petite bourgade de la province de Viatka, d'une lignée modeste.

Etudiant, il se mêle très tôt aux conciliabules secrets de ses camarades et adhère, dès 1906, à ces organisations que la police du tsar traquait. Tous les soirs on le trouve aux imprimeries, alors clandestines, de la « Pravda » et de la « Zwesda ». On finit par l'arrêter. On l'exile en Sibérie. Dans les mines d'Irkoutsk, il évangélise ses geôliers et ses compagnons d'infortune. Quand la révolution éclate, Molotov, qui a purgé sa peine, a vingt-sept ans. Il rencontre Staline qui, séduit par ce jeune homme, à la prodigieuse puissance du travail, le nomme deuxième secrétaire du parti. Il devient le collaborateur immédiat de Staline.

Cette collaboration, intime depuis vingt et un ans, a permis au maître du Kremlin de réprimer de nombreuses insurrections. En 1930, Staline ayant liquidé Rykoff nomme Molotov Président du Conseil. Il ne quittera ce poste que pour occuper momentanément tous ceux où Staline jugera indispensable de placer un homme de confiance.

Bien que peu connu à l'étranger, Molotov dirigeait depuis de nombreuses années la politique extérieure de l'U.R.S.S. Il était le chef de Litvinoff qu'il a remplacé. Celui-ci, on le sait, a été nommé récemment à l'ambassade soviétique de Washington. Staline, en Litvinoff et Molotov, a deux collaborateurs de première valeur. Son ancien ministre des Affaires Etrangères lui a valu l'amitié des Etats-Unis. Voici que Molotov, « ombre de Staline », « homme public n° 2 de Russie », vient de lui conquérir une alliance avec l'Empire le plus grand du monde : l'Empire britannique.



LA PRINCESSE ELIZABETH VISITE SON REGIMENT

Célébrant son seizième anniversaire, la princesse Elizabeth passe en revue son régiment dans la cour du palais de Windsor. Elle est, en effet, colonel honoraire des « Grenadier Guards ».

George VI

LE ROI-SOLDAT

Pour fêter l'anniversaire du roi George VI, les troupes britanniques ont défilé jeudi, musique en tête, dans les rues de notre capitale. Anglais, Néo-Zélandais, Sud-Africains, Ecossais, presque tout l'Empire était là.

Le roi George est un soldat, et c'est une des choses remarquables dans sa personnalité qu'il ne se trouve parfaitement à l'aise que dans sa famille, ou dans la compagnie des militaires.

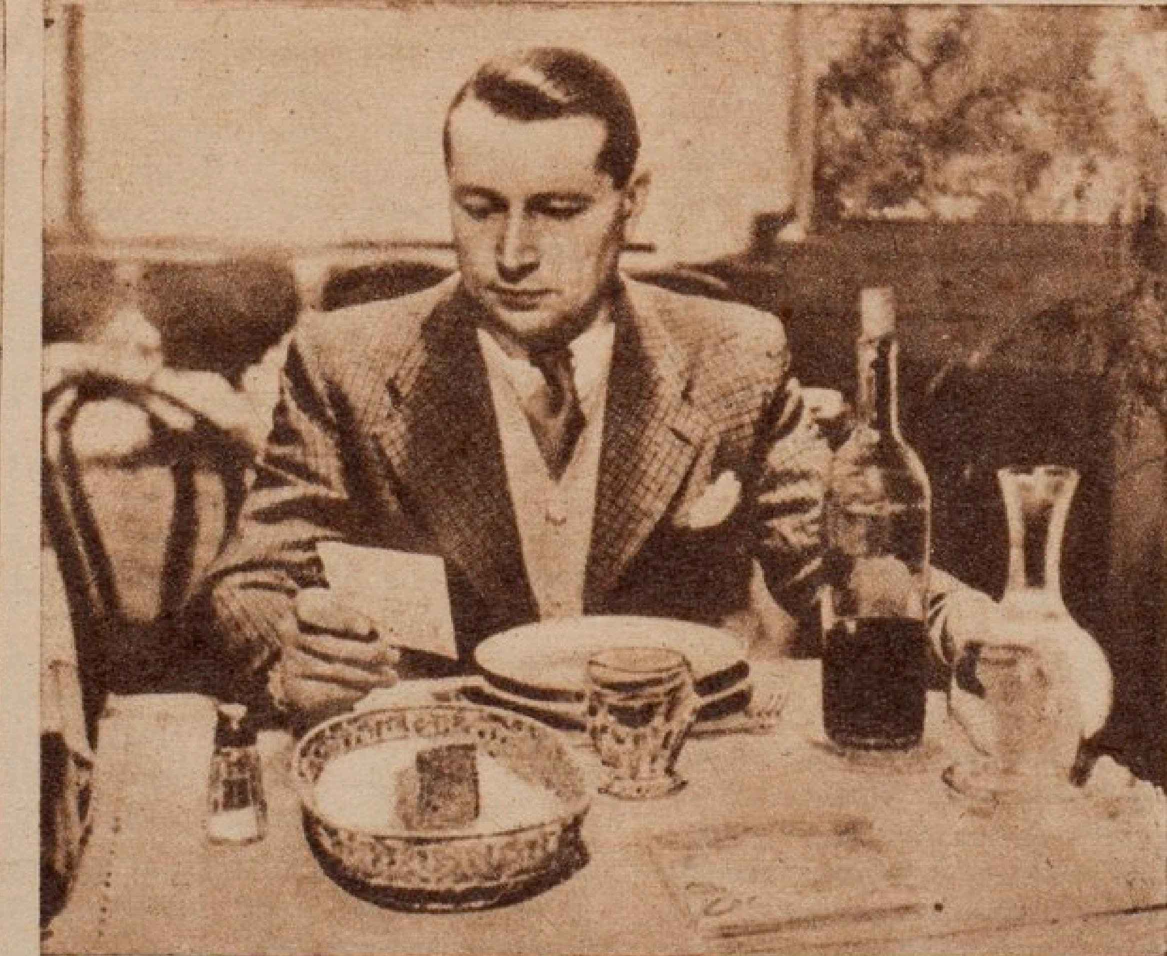
Question de formation sans doute, et probablement aussi de goût. Quand, du vivant de son père, il n'était encore que le prince Albert — « Bertie » — il avait été choisi par les siens pour les représenter dans la marine. Il avait fait des études navales, et si ses fonctions de roi en ont fait un amiral de la Flotte, une fois qu'il fût monté sur le trône, n'oublions pas qu'en 1914, il était un midshipman, sorti comme beaucoup d'autres d'Osborne et de Dartmouth. Il a pris part en particulier à la bataille du Jutland : il servait à la tourelle A du « Collingwood » dont le commandant le fit à l'époque citer à l'ordre de la Navy « pour son sang-froid et son courage au feu ».

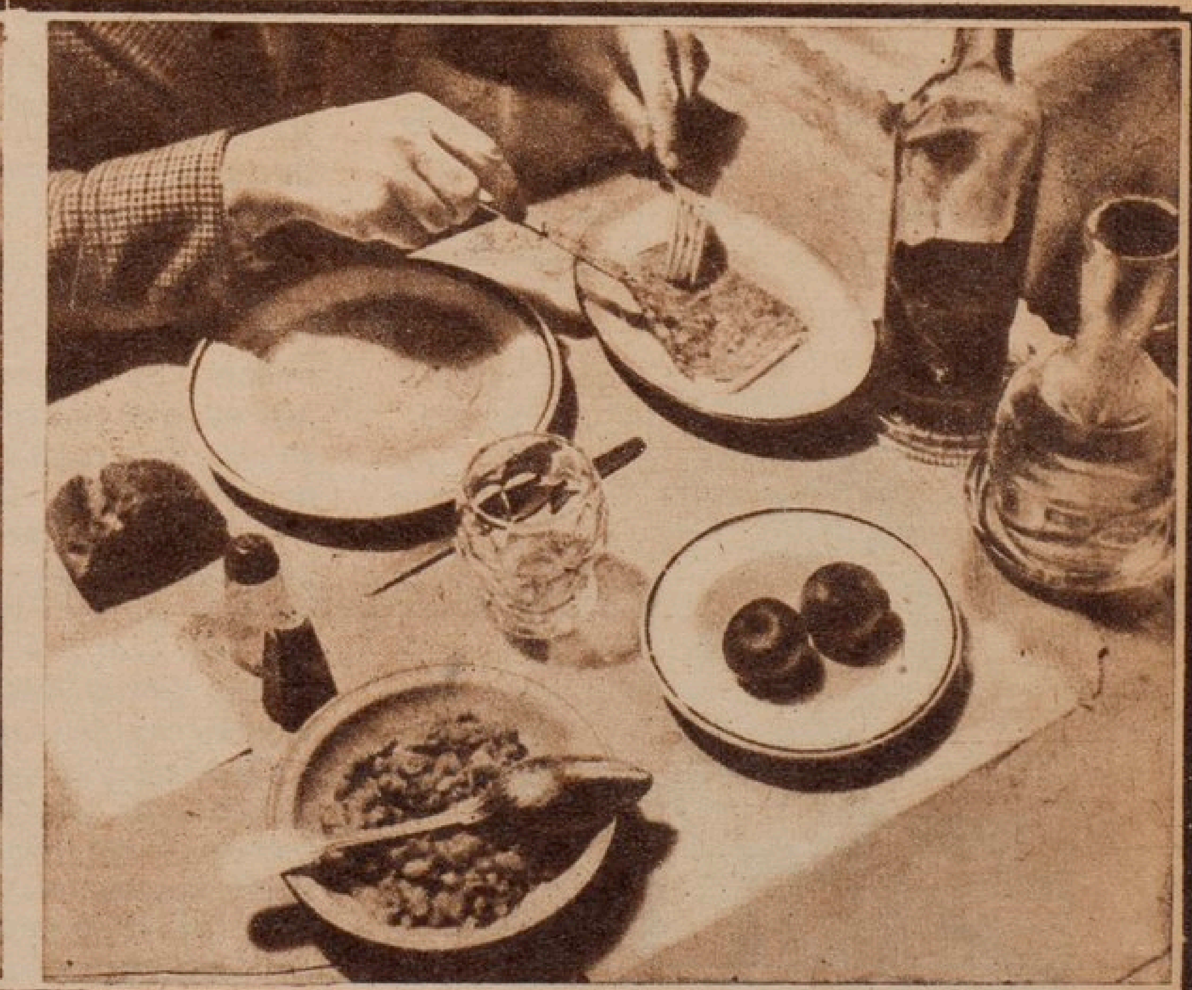
Sa santé donnait pourtant des inquiétudes. Une intervention chirurgicale n'aboutit pas aux résultats escomptés. En 1917, il quitta la marine — il venait d'être nommé officier-artilleur sur le « Malaya » — et subit une nouvelle opération. Son service actif n'avait pas pris fin. Il changeait simplement d'arme : il fut affecté à l'aviation navale, puis servit en France jusqu'en 1918. Le roi avait fait toute la guerre.

Si son « métier de roi » ne lui avait pas imposé d'autres charges, il aurait inéluctablement fait cette guerre. Lorsqu'elle éclata en septembre 1939, sa première pensée fut pour le corps expéditionnaire du général Gort qui s'embarquait pour la France. Ses soldats lui firent un accueil indescriptible...

Pour son anniversaire, en temps de paix, les troupes défilent sous les fenêtres de Buckingham Palace. Le roi les passe d'habitude en revue, et cette cérémonie précède celle plus intime qui l'attend dans la famille royale. Mardi dernier, l'invisible présence de leur roi tendait encore, sur les avenues du Caire, les pas nerveux et secs des bataillons de Sa Majesté.







ON NE MANGE PLUS AU RESTAURANT EN FRANCE

L'habitude si répandue en France de prendre ses repas au restaurant tend de plus en plus à disparaître. En effet, les traiteurs ne peuvent plus offrir à leur clientèle qu'un repas frugal, à des prix excessifs. A la porte d'un restaurant, des passants examinent la carte, espérant trouver un menu plus appétissant qu'ailleurs. Mais le consommateur devra se contenter du maigre repas qui lui est présenté, composé d'un mince bout de viande, d'une petite assiette de haricots, de deux minuscules pommes, cent huit grammes de pain et cent vingt grammes de vin.



LA SEMAINE, vue par SAROUKHAN

Mannerheim

A CONFÉRÉ AVEC HITLER

Les plus fanatiques admirateurs de la Finlande se demandent avec angoisse vers quel destin ce pays est aujourd'hui mené. Au maréchal Mannerheim, M. Hitler a fait, comme on sait, une récente visite. Si ce déplacement du Führer indique que les choses ne vont pas très bien en Finlande, rien malheureusement ne laisse penser que le vieux soldat, qui en est le maître, écoute enfin la voix de son peuple. Tragique destin des vieillards ! Le « roi non couronné de Finlande » n'aurait-il plus à soixante-seize ans la force de rompre son illogique alliance avec le Reich ? Ou cède-t-il encore, au soir de sa vie, aux inclinations profascistes de son âge mûr ?

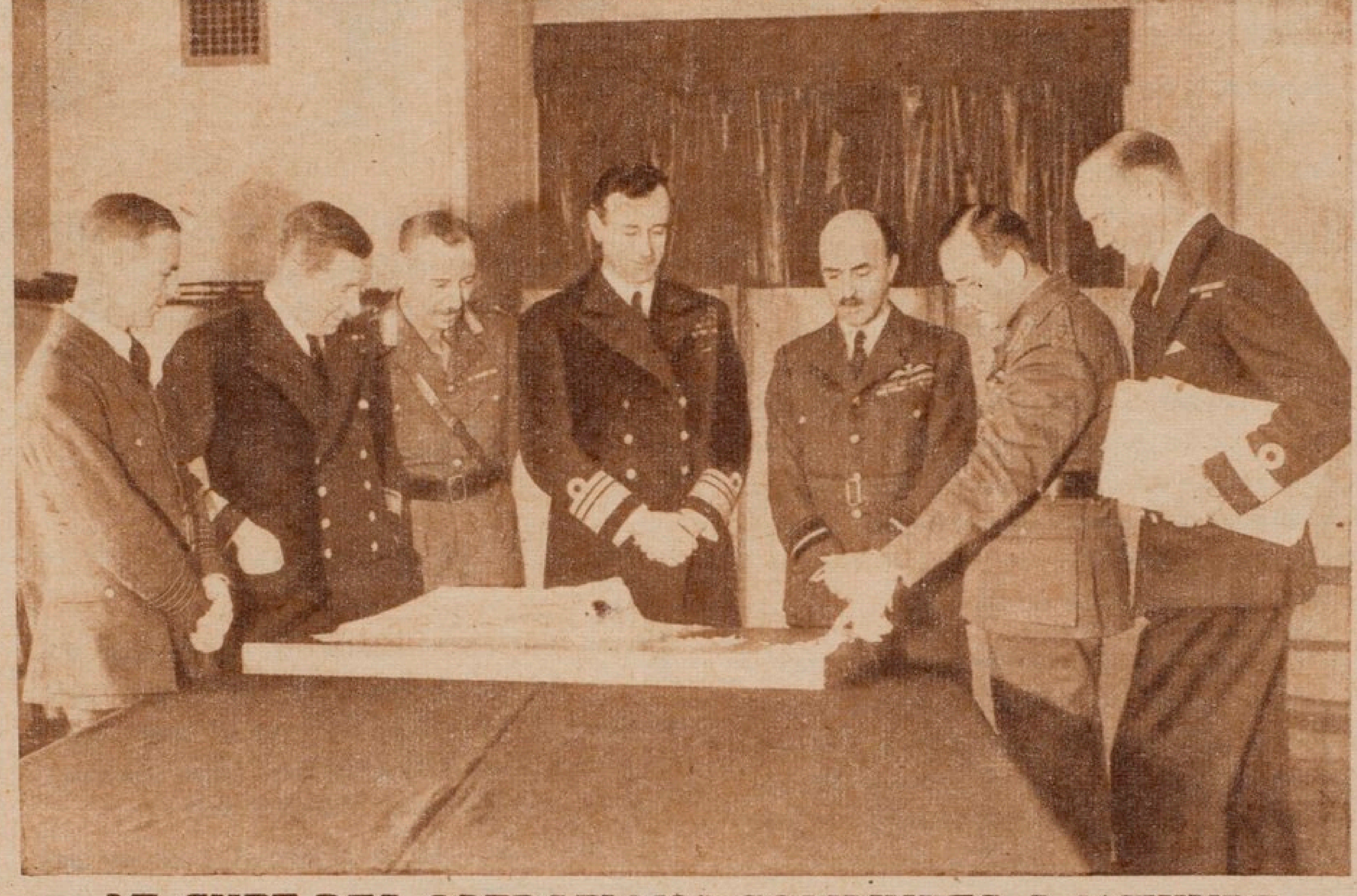
De cette guerre, il convient en effet de ne pas oublier l'aspect idéologique. Mannerheim, qui combat la Russie en 1942, est un ancien officier de la garde impériale. Il a servi le tsar naguère, ce qui, pour un « patriote » finlandais, est à première vue paradoxal. On craint, dans ces conditions, que loin d'avoir en vue dans la guerre qu'il mène aux Soviets le seul intérêt de son pays, le maréchal fasse surtout tuer ses compatriotes pour les conceptions anti-bolchéviques qui lui sont chères. Les Finlandais l'avaient autrefois surnommé le « Boucher » pour l'ardeur avec laquelle il sévit contre eux en 1918. Il menait à l'époque le mouvement de la Terreur Blanche, auquel il doit au demeurant d'avoir été depuis toujours le dictateur invisible de son pays. Le « Boucher » ne serait-il donc pas mort ? Et Mannerheim n'aurait-il pas encore dépouillé le vieil homme ?

Quoi qu'il en soit, on ne comprend plus pourquoi la Finlande poursuit cette guerre qui l'épuise. Il n'est pas certain que les Finlandais le sachent davantage. Leur maréchal, de son côté, ne paraît pas se soucier beaucoup de ce qui est raisonnable et de ce qui ne l'est pas. La contradiction elle-même ne le gêne guère. Il porte, paraît-il, jusqu'à ce jour trois décorations (dont la juxtaposition à elle seule en dit très long) : la première lui a été conférée par George V, la seconde par Guillaume II, la troisième par le tsar Nicolas.

Son peuple lui en offrirait une quatrième, s'il parvenait à le sortir des griffes allemandes où il l'a jeté.



LE MARECHAL MANNERHEIM



LE CHEF DES OPERATIONS COMBINEES A L'ŒUVRE

Voici, pour la première fois dans l'exercice de ses fonctions de chef des opérations combinées, Lord Louis Mountbatten avec les membres de son état-major. Cumulant les grades d'amiral, de général et d'air-marshall, Lord Mountbatten n'est âgé que de 41 ans. Cousin du roi, c'est lui qui prit l'initiative des raids sur Vaagso, Bruneval et St-Nazaire.

L'armée noire

DES ÉTATS-UNIS

Les nègres d'Amérique ont derrière eux une tradition militaire et un héros : Peter Salem, qui se distingua jadis à Bunker Hill. A la bataille de la Nouvelle-Orléans, l'héroïsme des troupes noires devant les boulets britanniques provoqua l'admiration du général Andrew Jackson. Pendant la guerre civile, c'est par centaines de milliers que les combattants nègres se comptèrent. Le Congrès américain vient enfin d'autoriser la levée pour l'armée régulière de quatre régiments nègres. Le nègre est donc capable de faire un soldat. Mais que donne-t-il comme officier ?

Il y a quelque temps, la principale difficulté à l'exercice du commandement par les nègres venait des nègres eux-mêmes. L'officier noir pensait que ses troupes n'avaient pas confiance en lui. Il perdait ainsi, par un complexe étrange d'infériorité, la confiance qu'il aurait dû avoir en lui-même. Les officiers intelligents cependant ne manquent pas parmi les noirs. Pour ne citer qu'un exemple, un nègre, Young Davis, qui s'est fait remarquer par la suite, avait obtenu son diplôme à West Point avec le classement très honorable de 35e sur 276 élèves.

Quoi qu'il en soit, le président Roosevelt est décidé à ne pas juger ses administrés sur leur couleur. Il n'y avait, aux Etats-Unis, que quatre régiments nègres. Les noirs sont cependant les 10% de la population. Depuis octobre 1940, on tend en Amérique à les mobiliser en proportion de leur nombre. Quatre unités supplémentaires nègres ont été intégrées au 369e régiment d'artillerie à New-York. La garde nègre de Chicago est devenue le noyau d'un régiment d'artillerie, et ainsi de suite.

Commandés par leurs propres officiers, sortis des écoles américaines, et jouissant de l'estime des autorités militaires, 100.000 nègres — soit 20 régiments à peu près — se trouvaient sous les armes en décembre 1941. En 1942, on en mobilisera 175.000 autres.

La bataille

DE LA PRODUCTION

Napoléon disait que Dieu est toujours avec les gros bataillons. Mais c'est une expérience de la guerre moderne que les capitaines d'industrie sont pour le moins aussi précieux que les maréchaux d'Empire. Produire est aujourd'hui une façon de se battre, et combien efficace !

On ne peut évidemment pas donner de chiffres, mais il apparaît que la Grande-Bretagne et son empire produisent de 70% à 80% de la production totale du Reich. Ces données constituent évidemment une moyenne, les deux pays ayant des besoins différents.

Américains et Britanniques produisent actuellement bien plus que les Allemands. Quand le programme de M. Roosevelt sera complètement en train, la proportion sera de 3 à 1.

Il est plus difficile de se faire une idée de la capacité de production des autres belligérants. Mais les Russes sont supérieurs aux Italiens et aux Japonais combinés. Ce n'est pas le fait qu'ils produisent sur une énorme échelle qui favorise les Allemands. Ils manquent en effet de certaines matières premières (blocus) et d'hommes (pertes en Russie et ailleurs). Leur marge d'avance, ils la tiennent des stocks qu'ils ont accumulés pendant quatre ans.

Trois étapes marqueront le chemin qui conduira les Alliés à la victoire, dans cette bataille de la production.

a) première étape : égaler la production de l'ennemi. Ceci est probablement fait depuis le 1er janvier 1942.

b) seconde étape : égaler les réserves de l'ennemi. Ceci dépendra évidemment des événements qui sont en cours en Russie — mais il faudrait y parvenir avant le 1er janvier 1943.

c) troisième étape : réaliser une supériorité écrasante sur l'ennemi, de façon à pouvoir l'attaquer, avec autant de sécurité que Hitler l'a fait en 1939.

Les avions américains

TRAVERSENT L'ATLANTIQUE

Pionniers de la traversée régulière de l'Atlantique, les bombardiers américains déferlent maintenant en un flot continu et régulier vers l'Angleterre. Ce qui les distingue des appareils jusqu'ici utilisés, c'est d'abord leur puissance, qu'il s'agisse des Lockheed Hudson, à deux moteurs, ou des Consolidated, à quatre moteurs, dont le rayon d'action atteint 3.000 milles et dont la vitesse est supérieure à 300 milles à l'heure. Les Alliés veulent aller vite. D'abord transportés par cargos, c'est le ciel qu'ils empruntent aujourd'hui, et les bombardiers franchissent l'Atlantique. Loin de faire un voyage inutile jusqu'aux champs de bataille, ils emportent, à la place des bombes dont on les chargera sur place, un fret intéressant, et qui sans eux mettrait quelques semaines pour arriver à destination.

Un personnel d'élite est affecté à ces coûteux appareils.

On leur demande à vrai dire beaucoup, à commencer par un minimum de 750 heures de vol et des diplômes. Autrement dit, c'est une sélection parmi les meilleurs, puisque sur des milliers de demandes d'inscription, deux ou trois cents candidats sont retenus. La plupart d'entre eux sont déjà des pilotes civils (et 75% de ces pilotes sont Américains). Ils n'en font pas moins des études de navigation, d'utilisation de l'oxygène, de pilotage automatique, etc... Quand ils ont réussi à passer leur examen, ils font un premier voyage, en qualité de copilote. Leur « sacre » n'a lieu qu'après. Un bon pilote (leur âge moyen est de 30 ans) fait trois voyages par mois en général. Après cinq traversées, il reçoit obligatoirement un congé. Il faut que ces hommes dont les responsibilités sont si lourdes demeurent en possession de leurs moyens physiques. Voici leurs traitements mensuels : 1.000 dollars pour un capitaine, 800 dollars pour un co-pilote, 600 dollars pour un radiotélégraphiste. Mais les engins dont ils ont la charge méritent ce personnel choisi. Un Hudson revient à 50.000 dollars — et un Liberator 350.000 !

Vides, les grands « ferry-bombers » pèsent 32.000 livres. Chargés, 56.000. C'est donc 25.000 livres de fret qu'ils transportent à chaque voyage — et en cela tient précisément leur originalité. A Dorval, le bureau des marchandises assigne une place de priorité, établie suivant son importance, à chaque paquet ou colis. Par cette voie, toutes sortes d'envois ont été dirigés sur l'Europe : depuis les vitamines A jusqu'aux objets les plus hétéroclites. Les « ferry-bombers » ont, par exemple, transporté du radium et, une fois, un produit qui sentait si mauvais que le pilote se demande encore ce que cela pouvait être. Des passagers de choix se sont embarqués à leur bord : un Premier Ministre, comme M. Mackenzie King, un ambassadeur, comme M. John Winant, un prince, comme le duc de Kent, ou une vedette, comme M. Robert Montgomery.

L'Allemagne n'est pas un pays avec une armée, mais une armée avec un pays.

Robert de St. Jean, représentant de la France libre à l'inauguration de la Maison de la Liberté à New-York.



Après son accouchement à bord d'une embarcation de sauvetage, Mme Mohorovicic a été accueillie dans un hôpital de Norfolk où on la voit ici avec son enfant.

Naissance

DANS UN CANOT DE SAUVETAGE

Le canot de sauvetage était à demi rempli d'eau. Alors que, ballotté comme une coquille de noix, il roulait au gré des lames de cinq mètres, Desanka Mohorovicic ressentit les premières douleurs de l'enfantement. Il y avait exactement dix heures qu'avec 23 autres passagers elle se trouvait dans la frêle embarcation. Le paquebot avait été coulé par un sous-marin, au beau milieu de l'Atlantique. Plusieurs personnes avaient été blessées au cours de la manœuvre ardue qui consiste à faire passer des passagers du pont d'un navire aux banquettes d'une chaloupe. Le médecin de bord, Dr L.H. Conly, qui avait pris Mme Mohorovicic sous sa garde, avait deux côtes cassées. La future maman elle-même s'était blessée sérieusement aux jambes, au moment où elle avait essayé de s'embarquer, portant sa fillette âgée de 2 ans.

Les douleurs augmentaient d'intensité. Les matelots dressèrent une toile pour mettre la patiente à l'abri des vagues. Dans l'obscurité, le docteur Conly apprêta les instruments qui faisaient partie des réserves de premier secours du canot : hémostats, ciseaux, gaze, iode et aspirines, le tout abondamment imprégné d'eau de mer. Il n'avait pas réussi à sauver sa trousse du naufrage.

Soudain, les autres passagers entendirent quelques claques sonores et un faible vagissement. Le Dr Conly demanda à une dame son turban, et y enveloppa le bébé de quatre kilos qui venait de naître. Pendant 24 heures, Mme Mohorovicic chauffa le nouveau-né en le plaçant à l'intérieur de sa ceinture de sauvetage. Puis les naufragés rencontrèrent un bateau. Le bébé fut hissé à bord par un vieux marin. Mme Desanka Mohorovicic, forte de ses 28 ans, franchit la passerelle sans besoin d'aide. Elle prit une douche avant d'aller se coucher. Une semaine après, elle s'apprêtait à quitter l'hôpital pour aller rejoindre son mari, attaché au consulat de Yougoslavie de New-York.

LA CROATIE

en guerre contre les Etats-Unis

A Zagreb, capitale de la Croatie « indépendante », le couvre-feu sonne à 11 heures du soir. Il y a deux mois, intrigué par la proclamation annonçant qu'exceptionnellement ce soir-là le couvre-feu n'aurait pas produit ses effets avant minuit, le bon peuple de Zagreb demeura sur la grande place de la ville, chacun essayant de s'informer des raisons de ce délai extraordinaire. Peu après onze heures, le ministre des Affaires Etrangères Mladen Lorkovitch apparut au balcon du palais du gouvernement et annonça que le gouvernement fantoche d'Ante Pavelitch avait décidé de déclarer la guerre aux Etats-Unis.

Le bon peuple de Zagreb se retira dans les cafés de la capitale pour examiner les nouveaux aspects de la situation, entre un verre de vin rouge et un autre. N'ayant pas pu, après un long examen, découvrir un front possible sur lequel les terribles Oustachis auraient pu rencontrer l'ennemi abhorré, le bon peuple de Zagreb rentra tranquillement se coucher.



LA BATAILLE DU PACIFIQUE

La bataille fait rage dans le Pacifique. Après la victoire de Midway, des combats navals se sont déroulés dans la région des îles Aléoutiennes. Les flottes américaine et nippone se sont affrontées, accompagnées de leurs bombardiers et de leurs chasseurs, dans les vastes étendues du grand océan.

L'OBJECTIF des Nippons était de s'emparer des bases américaines de Midway et de Dutch Harbor, qui constituent les bastions avancés de la défense américaine.

LE RESULTAT de leurs attaques a été la perte de précieuses unités, parmi lesquelles deux ou trois porte-avions dont l'importance s'est avérée considérable dans la bataille du Pacifique.

LE CHEF auquel les Nations Unies doivent ce brillant succès est l'amiral Nimitz, amiral de la flotte du Pacifique, qui avait déjà remporté une première victoire sur les Japonais dans la bataille de la mer du Corail.

MIDWAY : premier objectif nippon

Qui connaissait Midway, il y a seulement quelques mois ? La petite île du Pacifique porte un nom doublement symbolique. A mi-chemin entre Wake et Hawaï, marquerait-elle aussi que la route est à moitié faite qui doit conduire les Etats-Unis et leurs alliés vers la victoire sur les Japonais et leurs partenaires ? Quand ils y débarquèrent en tout cas en 1903 pour y poser le câble du Transpacifique, les Américains ne pensaient pas qu'ils y démoliraient un jour une bonne partie de la flotte nippone comme ils l'ont fait cette semaine. L'Empire du Soleil-Levant était encore un royaume du pittoresque, et Madame Chrysanthème n'effarouchait pas alors les oiseaux des tropiques de Midway.

C'est pas milliers que se comptent en effet les variétés ornithologiques de l'île. Elle a constitué longtemps un champ rêvé d'explorations aux spécialistes du volatile. Jusqu'au jour où les ailes des appareils de la Pan-American sont elles-mêmes venues se poser sur sa plage. En vérité, c'est de ce jour peut-être que date la naissance de Midway au point de vue de son importance stratégique. La marine des Etats-Unis n'a pas tardé à s'y intéresser, à la suite des compagnies de navigation aérienne. Et Midway, depuis quelques années, était sous le contrôle direct des autorités navales. Celles-ci avaient bien fait les choses. Casernes, arsenaux, champs d'aviation, hangars de bombardiers, batteries côtières, brise-lames, réservoirs d'essence — tout ce qu'il fallait pour recevoir les Japonais comme ils ont été reçus il y a quelques jours, et encore : au large de l'île.

Des changements ont pu se produire dans le commandement de Midway, mais il faut dire un mot du colonel Pepper qui, jusqu'à tout récemment, gouvernait ce petit territoire. Pepper était quasiment le roi de Midway. Il en avait fait un paradis pour ses hommes — clubs, cinémas, journal et le reste. Mais il n'aimait pas les trop longues visites. Quand le «Clipper» débarquait ses passagers, le colonel n'avait qu'un désir : celui de voir ses touristes rembarqués. L'île était en train de devenir une zone militaire, et rien de plus. Les amateurs d'exotisme y ont certainement perdu, mais de la prévoyance du gouverneur tout le monde se félicite aujourd'hui. Quand le soleil levant sera définitivement couché, on reparlera de la beauté des sites. Pour l'instant, la parole est aux canons.

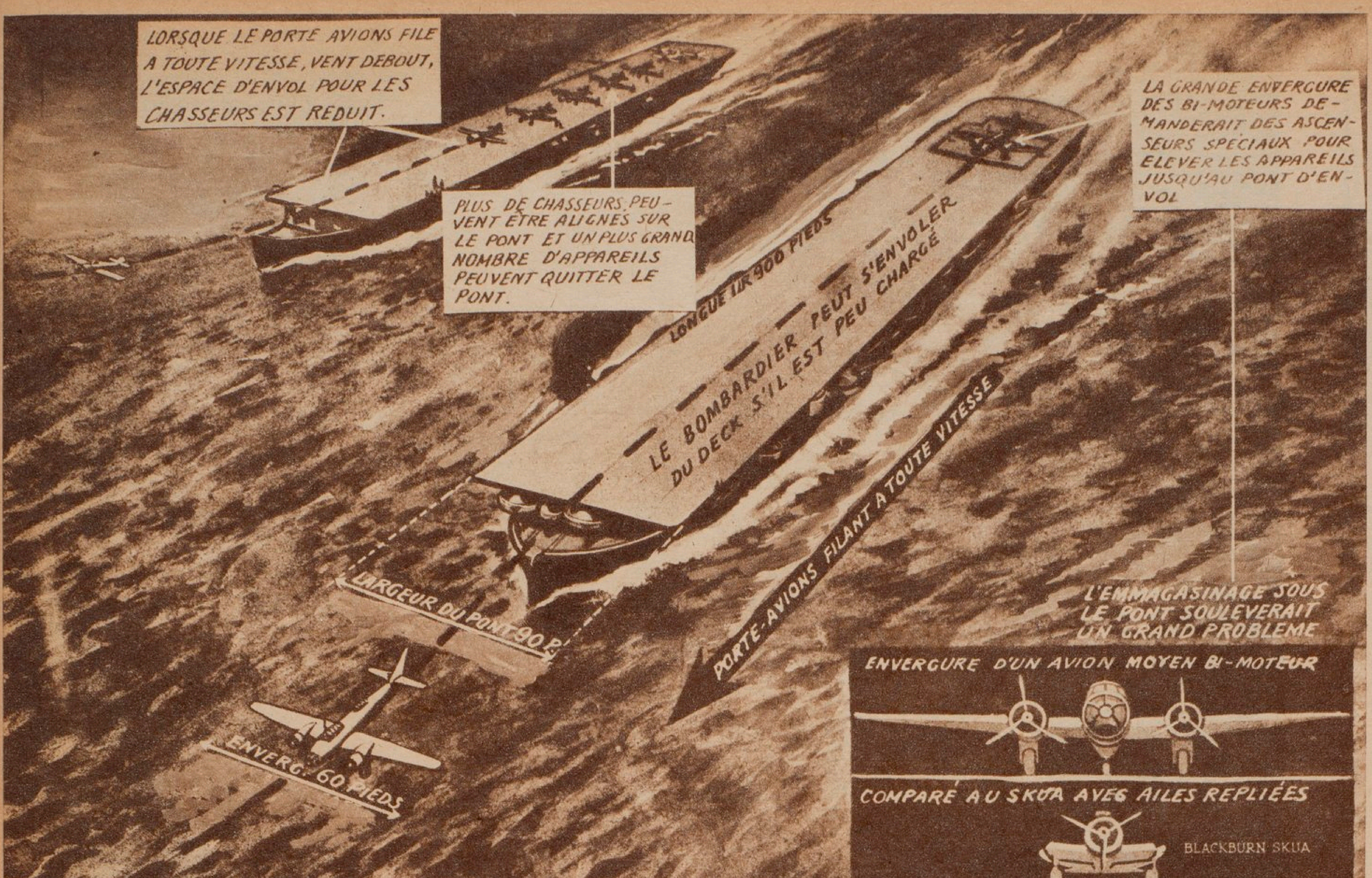
LES ILES ALÉOUTIENNES : bases d'offensive contre le Japon

C'est vers les régions polaires que l'attention s'est portée cette semaine, avec le prétendu débarquement japonais dans les îles Aléoutiennes. Qu'ils y aient débarqué ou non, le fait est que les Nippons tournent depuis longtemps les yeux vers l'arc de cercle dont les îlots se prolongent comme une traînée de l'Alaska vers le continent asiatique. Tant que Dutch Harbor sera tenu par les Etats-Unis, en effet, le Japon non seulement ne pourra pas envahir cette partie septentrionale de l'hémisphère, mais verra sa propre sécurité menacée. Dutch Harbor n'est qu'à 800 milles de l'archipel nippon, dont les côtes sont par ailleurs à portée des aérodromes russes de Sibérie. Et c'est davantage en vue d'une attaque sur le Japon que d'une défense de leur pays, que les Américains ont conçu l'installation de cette place forte, aujourd'hui prête.

Les Japonais ont certes pas mal d'atouts en mains, depuis la chute des bases alliées dans le Pacifique. Mais sur la chaîne aléoutienne longue de 1.000 milles, les trois ports qui se succèdent (Kiska, Adaka et surtout Dutch Harbor) sont supérieurs à toutes les bases du Pacifique méridional, dans la région qui s'étend à l'est des Philippines.

Les Américains doivent bénir la mémoire de l'homme qui en 1867 leur acquit pour 7.200.000 dollars les régions polaires de l'Alaska. Fabuleuse pour l'époque peut-être, la somme n'est rien à côté des richesses que ces terres représentent. Le secrétaire d'Etat Seward se souciait moins d'ailleurs du sous-sol encore inexploré et des pêcheries possibles dans ces parages. Il avait surtout saisi que le Gibraltar de la mer de Bering pourrait être construit dans ces parages. S'ils ont mis du temps à s'y décider, les Américains, une fois résolus, ont travaillé avec leur rapidité habituelle. Il y a dix-huit mois, par exemple, les ouvriers ne faisaient qu'arriver. Aujourd'hui, Dutch Harbor est une base navale moderne et qui, soit dit en passant, a déjà englouti 13.000.000 de dollars, le double à peu près de ce que l'Alaska tout entier avait coûté.

La marine et l'aviation américaines sont installées ici sur des positions récentes, mais solides. Si les Japonais cherchent la bataille autour de ces îles, ils sont sûrs de trouver des partenaires pour leur combat.



Voici les principales spécifications d'un porte-avions japonais. Bien que ses possibilités soient énormes, certaines difficultés viennent entraver l'action des avions qu'il transporte, notamment leur envergure qui, comme on le voit au bas de notre cliché, limite l'espace qui leur est réservé sur le « deck ».

Vue aérienne du porte-avions américain « Enterprise ». Jaugeant 19.900 tonnes,

LES PORTE-AVIONS

jouent un rôle primordial dans le Pacifique

Entre autres pertes subies par les Japonais à Midway, deux porte-avions ont certainement coulé et un autre a été gravement endommagé. En raison des énormes distances du théâtre de guerre du Pacifique, c'est là une nouvelle amputation de leur flotte que les Nippons ont dû ressentir avec un sérieux malaise, car le porte-avions constitue une arme d'une grande valeur offensive, soit qu'il permette le bombardement de points éloignés, situés hors du rayon d'action des avions, soit qu'il représente une unité rapide particulièrement efficace dans les combats navals en haute mer.

Dresser un bilan strictement exact des porte-avions japonais serait une véritable gageure. Personne ne pourrait le faire, même pas peut-être les Japonais qui ne sont pas mis au courant de leurs pertes et dont les dirigeants ont toujours entouré leur programme de constructions navales du secret le plus absolu. Néanmoins, il peut paraître utile, en faisant un parallèle entre les porte-avions nippons et américains, d'établir approximativement leur nombre et leurs caractéristiques particulières.

Il y a cinq ans, les hauts fonctionnaires de la marine américaine jetèrent un regard anxieux vers le Japon. En l'espace de cinq années, celui-ci avait construit six nouveaux porte-avions et l'on avait de fortes raisons de penser à Washington qu'au moins trois nouvelles unités de ce genre étaient en construction. Cela intrigua fort les experts américains, d'autant plus que les avions se trouvant à bord des porte-avions japonais n'étaient munis que de flotteurs et ne pouvaient par conséquent pas descendre à terre. La conclusion tirée par les experts américains était que de tels porte-avions devaient servir simplement au transport d'avions vers les bases continentales ou insulaires. C'était vers cette époque qu'aux Etats-Unis l'on plaida avec force en faveur du développement des bases de Guam, de Midway et de Wake, et qu'on décida de ne négliger aucun effort pour améliorer Pearl Harbour.

Le Japon n'est donc pas resté inactif en ce qui concerne les porte-avions. Au début de la guerre, il passait pour en avoir dix; mais vers la mi-mars, un bilan officiel des pertes navales nippones établissait de manière certaine que deux grands porte-avions avaient été détruits. A la suite de l'attaque de Midway, les Japonais ont perdu encore certainement deux autres porte-avions, ce qui fait qu'il ne leur en reste plus que six. Il faut dire toutefois que, grâce à ses conquêtes dans le Pacifique occidental, le besoin de porte-avions supplémentaires ne semble pas se faire sentir avec le même caractère de nécessité pour le Japon.

Néanmoins ces derniers sont utiles pour le bombardement de bases éloignées, et voici pourquoi. On sait que les bombardiers doivent avoir en général une escorte de chasse dite de protection. Or, si les avions de bombardement ont un rayon d'action étendu, leur permettant d'effectuer des raids à grande distance, il n'en est pas toujours de même des avions de chasse protecteurs, lesquels ne peuvent remplir leur rôle qu'en partant de porte-avions d'où ils rejoignent les bombardiers à un « rendez-vous » fixé à l'avance. Ainsi, les premiers raids sur Darwin, au nord-est de l'Australie, avant que les Nippons ne prissent pied en Nouvelle-Guinée, ne furent possibles que grâce à ce système. Même en s'envolant de la base aérienne d'Amboina, située à environ 800 kms de Port-Darwin, les Japonais devaient effectuer une longue randonnée au-dessus de la mer : les chasseurs d'escorte devaient donc venir de porte-avions et rencontrer les bombardiers à un point donné. La force aérienne ennemie qui survolait Darwin VENAIT DU SUD-EST !

Aussi, dans une guerre comme celle du Pacifique, où de grandes distances séparent les divers théâtres d'opérations, un grand emploi est sans doute fait par les Japonais de leurs porte-avions. L'attaque sur Midway souligne l'utilité de cette unité navale pour un bombardement efficace des objectifs ennemis, mais elle n'a pas été sans pertes pour les Nippons, puisque, s'étant aventurés profondément dans le Pacifique central, leurs porte-avions, qui devaient servir à cet effet, furent coulés ou endommagés par les Américains.

Cependant, si des bombardiers bi-moteurs peuvent prendre leur vol de porte-avions, l'exiguité du terrain d'atterrissage limite forcément leur chargement d'explosifs et leur rayon d'action. Le bombardier a besoin d'une longue piste pour prendre l'air, et même si le chargement de bombes peut être réduit pour diminuer sa lourdeur, il reste le problème de la mise en place et du déplacement sur le pont de vol. Les avions employés par les Américains ont des ailes pliantes qui occupent un minimum d'espace au-dessous du pont. Lorsque le porte-avions navigue à vent contraire, les avions de chasse légers ne demandent que très peu de distance pour s'envoler et le nombre des appareils pouvant se trouver sur le pont en même temps est par conséquent élevé. Dans le cas des bombardiers, tout le pont serait nécessaire à l'envol, pour rendre la piste aussi longue que possible, et après le départ d'un avion, il faudrait s'occuper de la montée d'un autre bombardier, ce qui nécessite des ascenseurs puissants.

Voici une liste des types des porte-avions japonais qui, comme on le sait, à la suite des pertes enregistrées officiellement, ne s'élèvent plus qu'à cinq ou six :

« Soryu », « Hiryu » et «Koryu » : 10.050 tonnes, 30 nœuds à l'heure, 40 avions.

« Kaga » : 26.900 tonnes, 23 nœuds, 60 avions.

« Aragi » : 26.900 tonnes, 28-5 nœuds, 50 avions.

« Hosho » : 7.470 tonnes, 25 nœuds, 26 avions.

« Ryujo » : 7.100 tonnes, 25 nœuds, 30 avions.

En 1939, le « Shokaku » et le « Zuikaku » furent lancés. On ne possède aucun détail sur ces unités, mais elles sont supposées être plus grandes que celles de la classe du «Soryu». Le «Shokaku», révèle-t-on maintenant, a été mis en feu dans la bataille de la mer du Corail.

Les porte-avions américains s'établissent comme suit :

« Lexington » qui vient d'être perdu dans la mer du Corail et « Saratoga » : 33.000 tonnes, 33 nœuds, 80 à 90 avions.

« Ranger » et « Wasp » : 14.500 et 14.700 tonnes respectivement, 30 nœuds, 72 à 80 avions.

« Enterprise », « Yorktown » et « Hornet » : 20.000 tonnes, 34 nœuds, 81 à 100 avions.

Sont en outre en construction plus de onze porte-avions qui seront « les derniers mots » de la catégorie. De 25.000 à 26.000 tonnes, ils auront une vitesse de 35 nœuds au moins et transporteront près de 100 appareils.

Les Etats-Unis ont donc 8 porte-avions en service, dans l'ensemble plus grands que ceux de leurs adversaires japonais. Pour expliquer leurs succès sensationnels, on doit ajouter que les Américains ont une très grande expérience du vol en mer: leurs formations aériennes ont été spécialement entraînées pour opérer en escadrilles et pour exécuter des opérations concertées. En détruisant les porte-avions nippons et en devançant le Japon dans la constructoin de nouvelles unités, les Etats-Unis sont en train de s'assurer une supériorité qui s'affirmera un jour décisive.

NIMITZ, vainqueur de Midway



Sur une table, dans un grand bureau de l'Amirauté de Pearl Harbour, les documents s'amoncellent ou s'étalent. Voici, grande ouverte, une carte du Pacifique. Des rapports rédigés après des vols d'avions de reconnaissance, des notes du Service des Renseignements, des avis de l'Intendance, des bulletins météorologiques — tout le côté « papier » d'une bataille, de ce qui promettait d'être, pour la marine des Etats-Unis, la plus grande bataille de son histoire. Un homme examine ces documents. L'amiral Chester William Nimitz a les nerfs plus tendus que d'habitude.

Pendant quatre mois, il a commandé en chef une flotte qui s'est tenue sur la défensive, des navires dont l'apparente oisiveté impatientait l'Amérique entière. Et voici que soudain la chance s'offrait. Tandis que ses hommes et ses bateaux étaient au feu, son métier de commandant en chef condamnait Nimitz à la claustration de son bureau. Ainsi le veulent les lois de la guerre navale d'aujourd'hui. L'amiral avait donné ses ordres. Réglée par lui, la bataille se déroulait au loin, dans la mer du Corail et plus tard à Midway ; ses officiers exécutaient sur place les instructions dont il les avait pourvus. Ils se couvraient de gloire. Ils se battaient. Lui, leur chef, n'avait qu'une chose à faire : attendre.

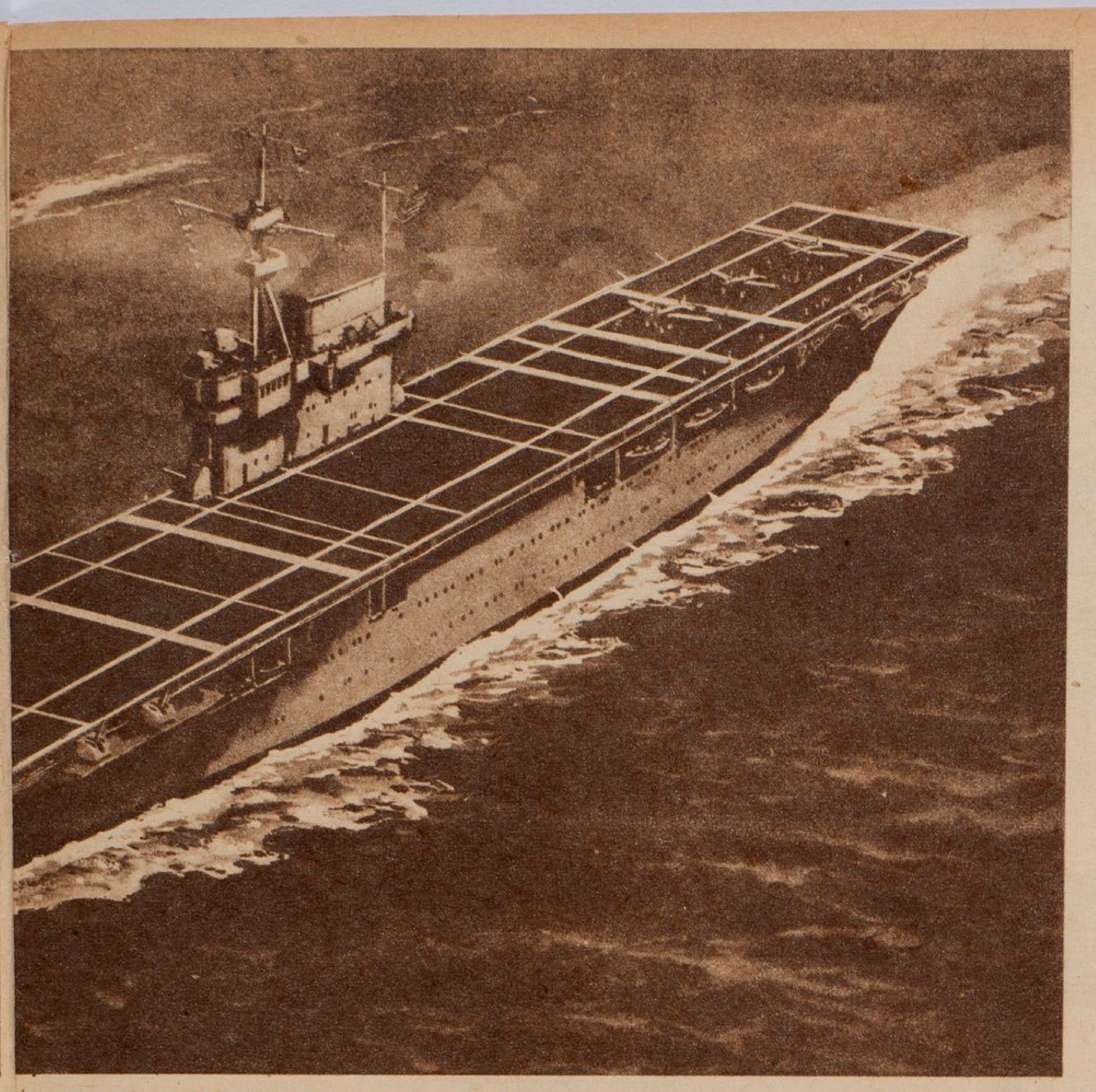
Alors, rangeant nerveusement ses papiers, il lut les dernières radios, et pensa à toute autre chose qu'à ses déceptions de chef suprême. Il se dit qu'il pourrait préparer l'allocution qu'on lui avait demandée pour la Journée des Mères, et commença :

« Mères d'Amérique, ce jour trouve vos fils en train de se battre sur les champs du vaste monde pour la liberté. Ce n'est pas en un seul jour que nous gagnerons la guerre. De longues périodes de silence s'étendront dans lesquelles vos fils, stationnés aux postes les plus reculés, ne vous enverront pas un mot pour vous donner de leurs nouvelles. Il y aura des pertes sur le chemin de la Victoire. Si c'est la volonté de Dieu que votre fils ou le mien fasse le sacrifice de sa vie, je sais qu'il le fera bravement, et que nous subirons, nous, l'épreuve avec un courage égal au leur... »

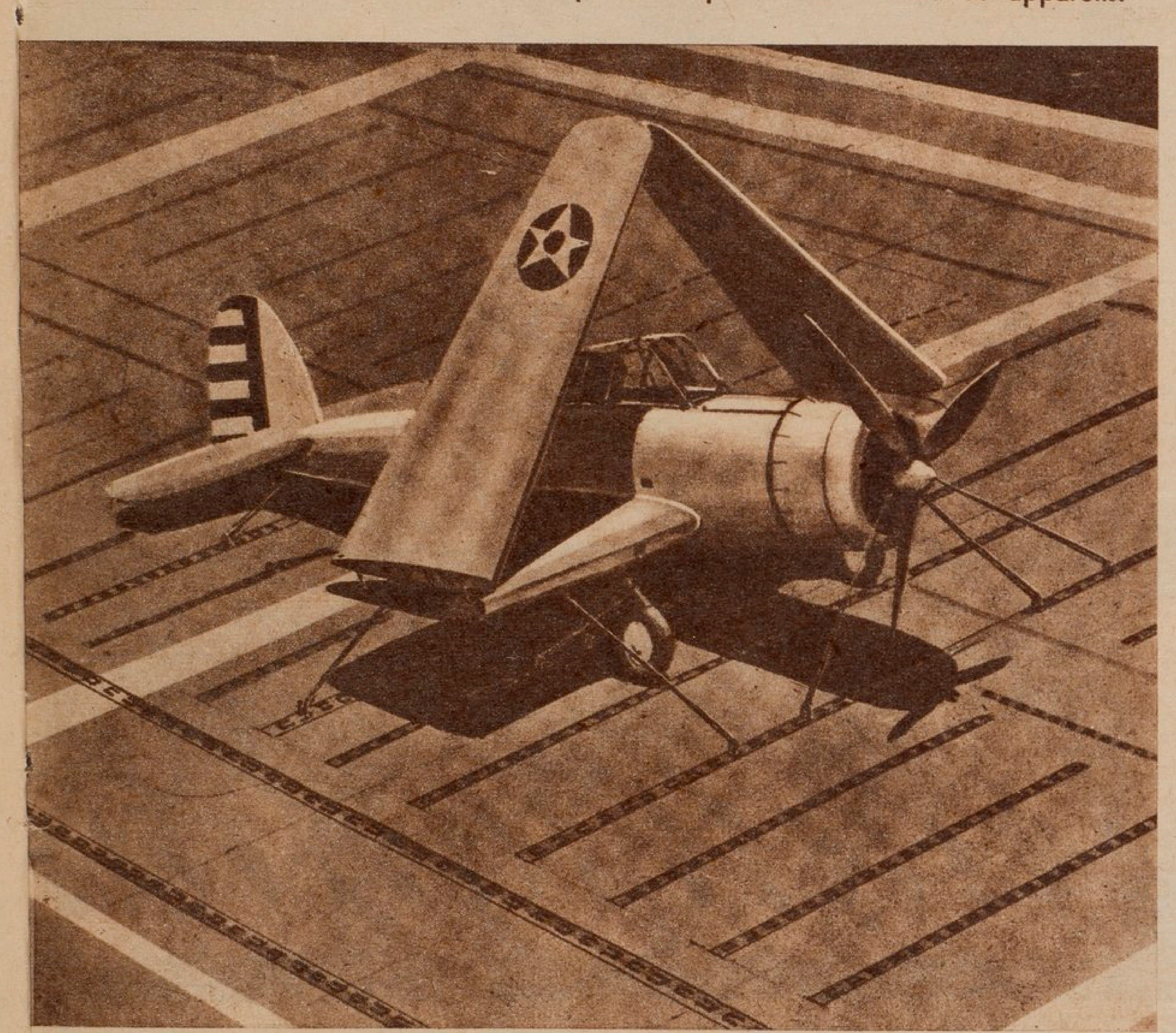
Quand la voix de l'amiral se fit entendre aux mères des Etats-Unis, toute trace de nervosité avait disparu. L'amiral Chester William Nimitz était calme.

PREMIERE RENCONTRE

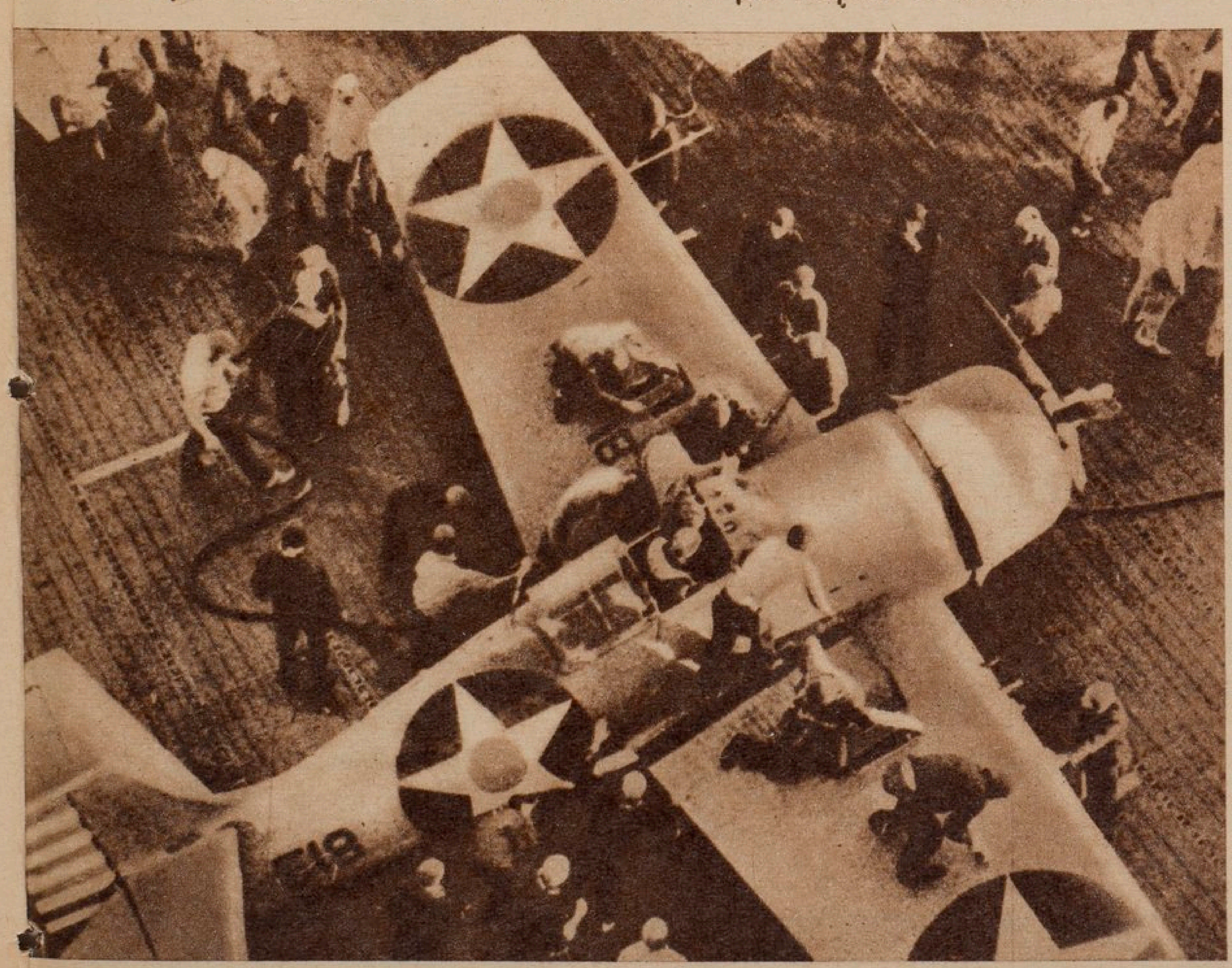
dans la Mer du Corail



cette unité a une vitesse de 34 nœuds et peut transporter à son bord 81 appareils.



Pour gagner de l'espace, les chasseurs américains Skuas ont la propriété, au repos, de replier leurs ailes. Cela ne leur donne-t-il pas l'aspect de sauterelles ?



Un avion américain, après avoir opéré sur les bases japonaises du Pacifique, revient sur son porte-avions faire son plein d'essence. Une équipe spécialisée vérifie toute la machinerie de l'appareil.

Le 4 mai 1942, dans les eaux tropicales de la mer du Corail, s'engageait la première grande bataille navale de cette guerre, comportant l'emploi, de part et d'autre, de grands effectifs navals et aériens. Dès la déclaration de guerre du Japon, les experts du monde entier furent d'accord pour prédire que, dans l'océan Pacifique, les hostilités se seraient déroulées en grande partie sur mer et dans les airs. Dans la mer du Corail, la flotte japonaise, dont une escadre importante fut engagée par les forces aéro-navales des Etats-Unis, essuya une première défaite importante.

Quelques semaines plus tard, dans les parages de l'île de Midway, les forces navales américaines et nippones se rencontraient une seconde fois. De nouveau, la décision fut en faveur des unités placées sous le commandement de l'amiral Nimitz.

Nous reproduisons ci-bas le premier rapport détaillé des opérations qui eurent pour théâtre la mer du Corail, au large de la côte australienne.

●

En réalité, ce fut la plus grande bataille que la flotte américaine du Pacifique ait livrée au cours de l'histoire. Dans le décor d'une mer tropicale, pendant cinq jours, des unités navales et des bombardiers des Etats-Unis ont martelé de leurs coups, arrosé de bombes qui éclataient en couvrant les flots d'un écran de fumée, une importante armada japonaise qui s'apprêtait à tenter une opération d'invasion.

Les Nippons ont reçu une sévère punition. Leur flotte de guerre eut à subir les coups répétés d'une des plus grandes concentrations d'effectifs aériens qui ait jamais été engagée contre une escadre navale. Les unités japonaises apprirent à leurs dépens ce que voulait dire de rencontrer une bonne quantité de navires américains, à moins de quatre cent cinquante milles de la côte nord-orientale de l'Australie.

Martelés plus qu'ils ne pouvaient le supporter, les Japonais virèrent de bord et prirent la fuite. Au-dessus des navires, avions américains et ennemis se disputaient la maîtrise du ciel éclairé par le brillant soleil subtropical. Les appareils des Etats-Unis eurent le dessus. Ils détruisirent les chasseurs nippons l'un après l'autre et lancèrent leurs torpilles sur les bâtiments de surface qui sillonnaient la mer à toute vapeur.

La bataille se termina par une retraite désordonnée, que l'ennemi s'efforça d'effectuer vers les bases peu sûres qu'il avait installées dans les îles situées à proximité de la côte est de la Nouvelle-Guinée. Les terribles oiseaux marqués de l'étoile américaine poursuivirent les Japonais jusqu'à leurs ports, leur infligeant encore des dommages et des pertes. Arrivés à destination, les Nippons purent compter leurs pertes à loisir. Mais les Américains avaient déjà dressé le bilan : l'ennemi perdit dans la bataille 21 navires, coulés ou endommagés. Indiscutablement, il avait subi une défaite, premier échec sérieux au cours de son activité dans le Pacifique sud.

LA FLOTTE NIPPONE PREND LE LARGE

Les pilotes de l'armée et de la marine, poussant au loin leurs reconnaissances, ont vu la bataille naître et se former. Depuis plusieurs jours, les Japonais avaient commencé à rassembler les effectifs d'un corps expéditionnaire dans les îles Marshall, à 1.700 milles au nord de la Nouvelle-Guinée. Ces concentrations donnèrent l'occasion à Chester Nimitz, aussi bien qu'à Douglas Mac Arthur, de jouer à l'angoissant jeu de la devinette. Où donc les Nippons avaient-ils l'intention de frapper ?

Finalement, l'ennemi donna lui-même la réponse à l'embarrassante question. Il fut obligé de le faire, parce que le point où il comptait porter son coup se trouvait sous les yeux des pilotes de Mac Arthur. Pendant une quinzaine de jours, les Japonais amassèrent des transports et des navires de guerre à Lae et Salamaoua, ports de la Nouvelle-Guinée dont ils s'étaient emparés. De plus, ils avaient concentré du matériel, des effectifs et des navires dans le port de Rabaul, en Nouvelle-Bretagne.

L'ennemi s'efforça, dans la mesure du possible, de tenir ses préparatifs secrets. Jour et nuit, il frappait, avec une rage croissante, la base alliée de Port-Moresby, sur le rivage sud de la Nouvelle-Guinée. Il semblait vouloir multiplier ses raids, sans considérer les pertes en appareils et en hommes, jusqu'au moment où les Américains auraient abandonné la place. Des avions aux marques du Soleil-Levant vinrent nombreux sur Port-Darwin, mais les défenses de la base australienne les repoussèrent chaque fois.

Entre temps, les Alliés restaient accrochés à Port-Moresby, surveillant et frappant l'ennemi qui se trouvait dans le nord. Finalement, les forces japonaises se dirigèrent vers le sud.

LA BATAILLE

La destination de l'armada ennemie est demeurée un mystère jusqu'aujourd'hui. Mais les différentes phases de la bataille permirent de deviner ses intentions générales. Pendant la première journée, la direction sud qu'ils maintinrent à partir de leurs bases de départ sembla indiquer que les Nippons se dirigeaient vers Port-Moresby qu'ils n'avaient pas pu neutraliser par les bombardements aériens. Mais bientôt il apparut clairement que l'ennemi visait à un objectif autrement important. Le but final de l'expédition était ou bien la côte nord-orientale de l'Australie, ou bien la Nouvelle-Calédonie, où les Américains s'étaient déjà installés.

La bataille se déroula en trois phases, et à chacune d'elles l'aviation, la marine et l'armée américaines remportèrent un succès indiscutable. L'action se déclencha le lundi 4 mai, au large des îles Salomon, lorsqu'une force navale américaine approcha quelques unités ennemies et les martela puissamment.

Entre temps, les avions de Mac Arthur avaient repéré le gros des forces nippones, qui se dirigeaient toujours vers le sud, dans les parages de l'archipel des Louisiades. Les appareils américains ne lâchèrent plus l'ennemi, le harcelant jour après jour, alors que le commandement japonais en était encore à se demander où se trouvait la flotte américaine.

C'est au cours de la seconde phase que la bataille prit toute son ampleur. Toutes les forces américaines de bombardement prirent l'air.

Pendant les journées de mardi et de mercredi, de l'aube au crépuscule, les appareils de Mac Arthur frappèrent les Japonais, qui maintinrent néanmoins leur route. Cet entêtement favorisait particulièrement les Américains, car plus l'ennemi avançait, plus il s'approchait de leurs bases. Jeudi, ils frappèrent encore plus durement, et les pilotes qui revenaient faire le plein annonçaient à leurs officiers que l'ennemi avait subi une punition sévère.

Vendredi matin, avant l'éclosion de l'aube tropicale, les avions prirent une fois de plus l'air et filèrent droit sur l'ennemi. A leur grande surprise, les pilotes aperçurent à 450 milles de la côte, non plus les unités nippones en formation de marche, mais des navires qui naviguaient d'une façon désordonnée. Une flotte américaine avait fortement engagé l'ennemi sur mer et dans les airs.

Ce jour-là, dans les eaux tièdes de la mer du Corail, les Japonais connurent l'enfer. Les explosions des projectiles lancés par les bombardiers faisaient écho à l'éclatement des obus des pièces de marine. Toute l'aviation américaine était au combat : bombardiers à haute altitude, bombardiers en piqué, avions lance-torpilles. C'en était trop. Finalement, les aviateurs virent les Japonais dévier vers le nord. Ils en avaient assez.

La retraite de l'ennemi ne marqua point la fin du combat. A l'encontre de la bataille de Java, au cours de laquelle les Alliés essayèrent de détruire le plus grand nombre possible de bateaux de transport, les opérations de la mer du Corail se caractérisèrent par l'ardeur que mirent les Américains à frapper exclusivement les navires de guerre. Samedi soir, ils étaient encore attelés à cette tâche.

Au bout de trois jours de combats, la radio de Tokio avait annoncé une éclatante victoire japonaise, annonçant que les Américains avaient perdu deux porte-avions, un cuirassé, et qu'un navire britannique de la classe du « Warspite » avait été endommagé sévèrement. L'Amirauté britannique déclara immédiatement qu'aucun navire de ce type n'avait été endommagé ou coulé. Par la suite, Tokio fut obligé de se contredire, puis ce fut le silence.

Les aviateurs qui étaient encore en train de poursuivre les unités nippones connaissaient la raison de cette réticence. Alors que Tokio annonçait la victoire, la situation des forces japonaises était confuse. Lorsque les commandants nippons purent voir clair dans l'ensemble et que les premières nouvelles précises parvinrent au Japon, l'armada nippone était en fuite.

LE BILAN DE LA BATAILLE

Les Japonais ont subi une défaite très lourde. Leurs pertes furent les suivantes : coulés : un porte-avions, trois croiseurs lourds, un croiseur léger, deux destroyers, quatre canonnières, un transport d'hydravions, deux sous-marins, trois navires de ravitaillement ; endommagés : un porte-avions, un croiseur léger, un croiseur lourd, un transport d'hydravions, de navires de transport.

Sans aucun doute, les Américains ont également essuyé quelques pertes en avions et en navires. Douglas Mac Arthur annonça l'issue de la bataille en ces termes : « La version que l'ennemi donne du combat qui s'est déroulé au large de la côte australienne est absolument fausse, et ne correspond en aucune façon à la réalité... Les prétentions ennemies, au sujet des dommages que nous avons subis, sont fantastiques. Nos pertes, comparées à celles de l'ennemi, sont relativement légères. »

Mais les forces combattantes d'Australie ne se laissèrent pas aller à une joie inactive. L'ennemi dispose encore de forces importantes et il peut essayer de frapper à tout moment.

La tentative contre Midway le prouve. Mais la bataille navale qui eut lieu au large de l'île prouve également que les forces aéro-navales des Etats-Unis veillent dans le Pacifique et ne manquent pas de briser les forces ennemies chaque fois qu'elles arrivent à établir le contact.



Un officier dirige le tir de l'artillerie, d'un poste de contrôle.



Les servants d'une batterie anti-tanks furent blessés au cours de la bataille de Knights-bridge. Néanmoins, ils continuèrent à lutter jusqu'au moment où des secours leur



Tout autour de Knightsbridge, les sables du désert conservent les traces des chars blindés et des camions lourds.

Autour du



Deux soldats britanniques transportent un officier italien blessé.



Un défilé de prisonniers à travers le désert. La bataille a été chaude.



furent envoyés. Voici des infirmiers donnant leurs premiers soins aux vaillants combattants.



Des officiers sud-africains observent le déroulement d'une bataille.

Chaudron



Le cadavre d'un soldat allemand, tenant encore en main la grenade qu'il se préparait à lancer contre les troupes britanniques. A l'arrière, un camion démoli et un canon anti-char capturé.



Un « général Grant » américain, après avoir détruit un tank allemand, vient constater le dommage qu'il a causé au véhicule ennemi.



Un nouveau modèle de motocyclette ennemi, capturé par les Britanniques au cours d'une récente bataille. Il est employé pour remorquer des canons légers.

La France

JUIN 1940 - JUIN 1942

par

ANDRE GLARNER

Correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph » en France, puis dans le Moyen-Orient.

Cette semaine, les Français libres célèbrent le second anniversaire de la fondation de leur mouvement. C'est en effet le 18 juin 1940 que le général de Gaulle a lancé à la radio de Londres son premier appel pour la continuation de la lutte. M. André Glarner donne, à l'intention des lecteurs d' « Images », un aperçu succinct des activités des Français libres pendant ces deux années, et il évoque en même temps quelques souvenirs personnels sur les débuts du mouvement à Londres.

Le portrait du général de Gaulle, qu'on trouvera dans les deux pages suivantes, est résumé d'après une biographie de Julian Bach Jr. publiée par « Life ».



Soldats français de l'infanterie descendant précipitamment de leur camion en vue d'une attaque.



Les canons 75 des Forces Françaises Libres se sont montrés d'une grande efficacité dans la bataille du désert. Des soldats se livrent au chargement des boulets.



Un motocycliste remet à un officier de la France libre un message chiffré.



La magnifique défense de Bir Hacheim par les Forces Françaises Libres a soulevé l'admiration du monde. Voici le commandant d'un poste, quelque part dans le désert, examinant à la jumelle un véhicule ennemi en flammes.

18 juin 1940. L'armée française écrasée par la faute de ses chefs et non de ses soldats était à bout. Les hordes motorisées germaniques défilaient dans le nord de la France. La censure montrait une coupable négligence, un manque d'intelligence, du fait sans doute de sa dévotion à l'Allemagne. Jean Prouvost, directeur de «Paris-Soir», ministre de l'Information, du cabinet de la capitulation, l'a prouvé. Il est aujourd'hui collaborationniste. La France, la vraie France, ne comprenait pas. Elle ne savait rien. Ceux qui voulaient parler étaient bâillonnés. Ceux qui voulaient prévenir la patriotique population de France étaient neutralisés. La censure du G.Q.G. du commandant Réa et du lieutenant-colonel Thomas veillait. Il ne fallait écrire que des articles descriptifs et dire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les tanks allemands n'existaient pas. Dunkerque était une victoire formidable. Elle l'était en ce fait que la marine britannique avait sauvé le maximum, comme elle le fit plus tard en Grèce et en Crète. En réalité, la France était vaincue. Le corps expéditionnaire anglais était vaincu en France.

Les tanks continuaient à déferler, et un soir à 9 heures, à la radio, Paul Reynaud déchira le voile : les Allemands étaient à la porte de Paris. La population anémiée s'effondra. Les collaborationnistes depuis longtemps à la solde de l'Allemagne triomphèrent — n'est-ce pas, mon ancien confrère Fernand de Brinon, et toi, Jean Luchaire et autres Malet ? Comme dans les Mémoires de Chateaubriand, un homme fut tiré d'outre-tombe. Il s'appelait le maréchal Pétain. La route était ouverte ; l'armistice fut demandé. « Que vouliez-vous qu'on fît ? » dirent-ils. Poincaré, Clémenceau, Briand auraient répondu comme Foch : « Qu'on se batte partout, n'importe où, mais qu'on se batte. »

J'étais à Tours, puis à Bordeaux. J'ai vu leur travail. La France était trahie. Churchill avait beau venir en avion, de Gaulle avait beau s'opposer aux machinations des défaitistes, et lui qui avait repoussé les Allemands à Rethel et à Abbeville, ne put persuader Paul Reynaud, envoûté par une femme, à poursuivre la lutte sur de nouveaux fronts.

De Bordeaux, quelques-uns d'entre nous qui préféraient tout au déshonneur et à la servitude s'embarquèrent à bord du « Madura » au Verdon en même temps que l'ambassadeur d'Angleterre le jour même où l'armistice fut demandé. Je téléphonai à ma femme pour lui annoncer mon départ. Elle me répondit, comme toutes les autres auraient répon-

du : « Ton devoir est de partir. Pars. Je m'occuperai des enfants. » Les femmes de France, elles, avaient compris.

Sur le bateau, nous étions tristes. Quitter sa Patrie, quitter son foyer, quitter tout pour une idée, sachant que nous serions condamnés pour trahison... Nous n'étions pas gais. Et soudain à la radio une grande voix s'éleva. C'était celle de Churchill qui s'écriait : « L'Angleterre continuera à se battre. » Et soudain une autre voix retentit. Un homme parlait. Il nous semblait timide, mais plein de ferveur. C'était le général de Gaulle. En nous demandant à tous de nous rallier à lui, il sauvait l'honneur de la France. Sur ce bateau, nous étions 300 Français sur 1.700 passagers. Notre espoir se ranima. Nous savions que nous représentions l'unanimité de la France, car la France n'est pas lâche. Le mouvement de la France libre était créé.

Deux jours après, à notre arrivée à Londres, dans une minuscule, sombre et triste chambre de St. Stephens House, non loin de Westminster, nous allâmes nous inscrire.

J'ai vu ce minime bataillon de la France libre défiler dans Whitehall le 14 juillet 1940. Nous étions peu ; mais chaque jour des Français risquant la mort arrivaient en Angleterre. Un gosse de 13 ans et son compère de 14 avaient quitté leurs parents, qui travaillaient à l'arsenal de Brest, pour rester de vrais Français. — Vous en souvenez-vous, mon commandant Pierre Simon ? — Aujourd'hui, ils se battent.

Ah ! Si les mers avaient été libres, si tous les Français qui le voulaient avaient pu traverser la Manche, nous serions aujourd'hui des millions. Et le jour où l'on pourra écrire un livre sur la façon dont certains Français ont réussi à passer, le monde sera stupéfait.

Aujourd'hui, l'armée de la France existe. Elle se bat. Partout le tricolore est représenté. Correspondant de guerre, je les ai vus flotter dans le désert libyen, en Cyrénaïque jusqu'à la victoire de Beda Fomm, en Erythrée, en Abyssinie, partout dans le Moyen-Orient. L'armée du général Catroux est une armée. Il y a quelques jours encore, en allant en auto vers Tobrouk, j'ai vu soudain, à quelque cent mètres du bord de la route, flotter notre drapeau. C'était celui de l'escadrille de chasse « Alsace », le même que celui de nos escadrilles de bombardement qui se battirent si magnifiquement à Halfaya sous les ordres du colonel Astier de Villatte.

Dans le désert libyen, une aile du vaste front fut tenue par les hommes du général Koenig. En Syrie, le général Le Gentilhomme réussit une manœuvre malgré l'immense supériorité numérique du général Dentz, une manœuvre digne de celle de Gallieni à la Marne. Partout où l'on va on rencontre des hommes et des camions frappés de la croix de Lorraine. La France se bat sur terre et dans les airs.

Le 26 août 1941, le général de Gaulle pouvait annoncer que 60.000 soldats menés par de jeunes généraux se battaient aux côtés de l'armée impériale et de ses alliés. Le 12 janvier 1942, une forte division prélevée sur cette importante armée permettait au général de Larminat de prendre pour la France la relève en terre africaine.

L'on sait aujourd'hui comment cette relève fut prise. A l'extrême sud du vaste front où le vent souffle en tempête quand il fait beau partout ailleurs : à Bir Hacheim, la division française veillait lorsque Rommel flanqué de ses compères : von Nehring — l'assassin de Moscou — Cruewell — l'assassin des Serbes — et von Bismarck — le neveu — lancèrent leur cinquième offensive sur Tobrouk !

Les Italiens de la division motorisée « Ariete », soutenus par une forte infanterie portée, lancèrent une attaque qu'ils voulurent foudroyante !

Seule la réplique le fut. Ils furent arrêtés « pile ». On connait aujourd'hui la fin glorieuse de cette héroïque épopée.

Nos beaux petits gars de France, de l'Empire et de la Légion, ceux du bataillon du Pacifique, nos marsouins, nos fantassins, nos artilleurs, armés de notre admirable « 75 », nos spahis et nos légionnaires commandés par le général Koenig, l'homme qui se battit à Narvik et en France, puis suppléa Le Gentilhomme blessé devant Damas, démontrèrent que le soldat français, commandé par des chefs jeunes et vaillants et non par des généraux-politiciens, prématurément vieillis par leurs longues stations dans les antichambres des ministères et des couloirs du Parlement, étaient toujours les dignes descendants de ceux de Valmy, de la Marne, de Verdun et de Mangin : ceux de septembre 1914 et de juillet 1918.

Ils bousculèrent l'Italien, détruisirent 35 de ses chars d'assaut, délivrèrent plusieurs centaines d'Anglais prisonniers, anéantirent au cours d'une patrouille un important atelier de réparations de chars allemands, furent encerclés mais tinrent tête aux hordes italo-germaniques pendant seize jours.

Un chef, le général Ritchie, sut en quelques mots qualifier leurs qualités de combattants : « Vous êtes un exemple pour nous tous », télégraphia-t-il au général Koenig. Et le général de Gaulle leur télégraphia : « Général Koenig. Sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil. »

4.000 aviateurs de la France libre, sous les ordres d'un grand aviateur, le général Vallin, sillonnent les cieux en Grande-Bretagne, dans le Moyen-Orient, au Soudan et en Abyssinie. Certains partagent un mess avec les pilotes de la Royal Air Force, non loin de Fachoda !

Mais les forces aériennes de la France libre ont fait mieux encore : sous la prodigieuse impulsion du colonel Lionel de Marmier, recordman du monde de l'aviation civile, pilote de guerre en Espagne, en Chine, en France, partout où l'on se bat, chasseur, bombardier depuis le premier jour des opérations dans le Moyen-Orient, la liaison entre la Syrie et l'Afrique Equatoriale est établie. Chaque semaine, malgré un matériel précaire, Farman et Dewoitines parcourent la ligne Damas-Brazzaville ! Magnifique réalisation de la France libre !

Mais elle se bat aussi sur les sept mers. 40 navires de guerre battent le pavillon frappé de la croix de Lorraine; 100 navires de commerce armés partagent avec les Britanniques les dangers de la guerre sous-marine. En Méditerranée, un chef jeune, plein d'allant, Kolb Bernard, anime notre flotte. Un bâtiment est coulé sur les côtes de Syrie : qu'importe. Et pourtant nous ne sommes pas riches en équipage. La foi reste. L'œuvre continue.

Dans les sables libyens une femme chante pour les troupes anglaises et françaises. Elles est Française. Alice Delysia entonne : « Battez les cœurs de tous les gars de France ». Elle incarne avec son accent parisien l'âme de son pays.

« On les aura, les gouvernants de paille ;

« On les aura, les achetés, les vendus. »

Et son cri d'apothéose «Vive la liberté» est celui de la France elle-même.

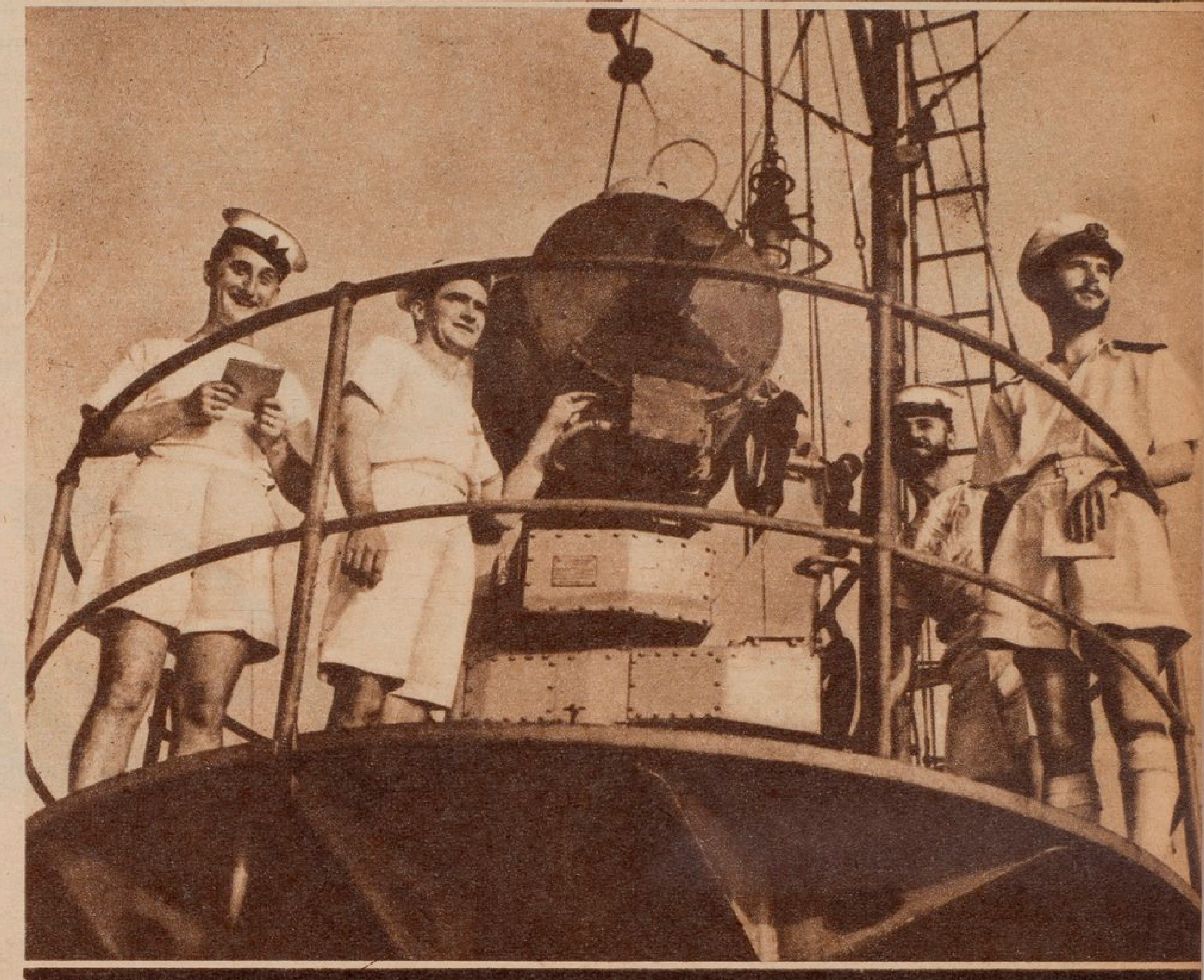
Depuis sa naissance, le mouvement de la France libre est devenu un mouvement connu et respecté de tous — nous sommes aujourd'hui plus de 5 millions — c'est le mouvement des Français qui n'acceptent pas la trahison, quoi qu'il arrive. Son chef, qui est un grand homme d'Etat et un grand capitaine, figurera sur l'une des plus belles pages de l'histoire de France, d'une France résolue à vivre, et qui vivra, grâce à la victoire de l'Angleterre et de ses alliés.

ANDRE GLARNER

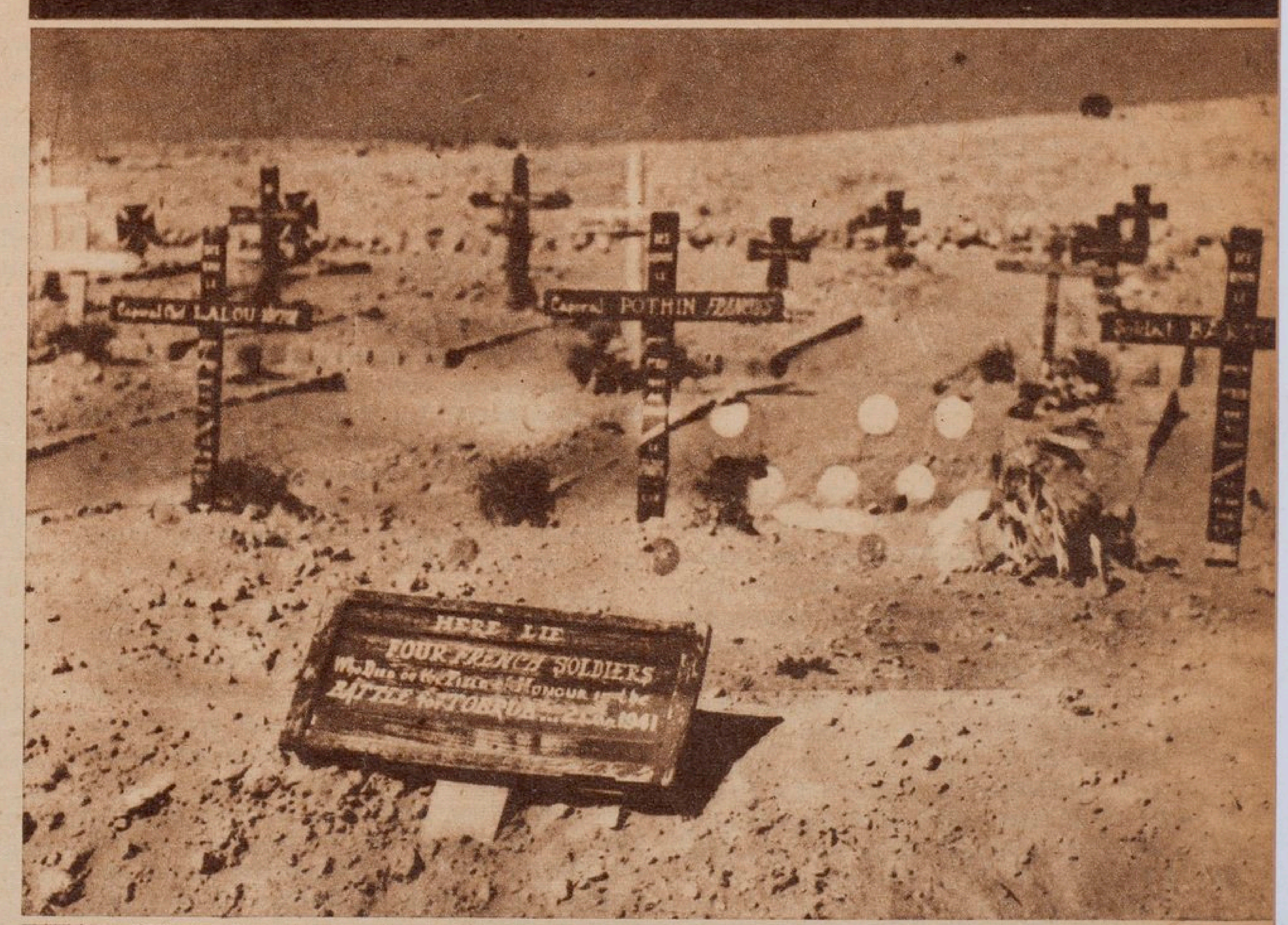


La distribution du courrier aux Forces Françaises Libres.

Un officier donne des instructions à un subor[donné] donné en vue d'une attaque contre l'ennemi.



Marins de la France libre et marins britanniques exécutent ensemble des opérations navales à bord d'un navire de la France libre.



Quatre soldats de la France libre ont été enterrés dans un cimetière du désert. L'inscription de leurs tombes a été faite en anglais par leurs camarades britanniques.





Le général et Mme de Gaulle, photographiés à la porte de leur résidence de Hertfordshire.

de Gaulle

ET LES DEBUTS DE LA FRANCE LIBRE

L'organisation de la France libre est un exploit qui mérite une mention spéciale dans l'histoire. Depuis l'avènement de l'hitlérisme, on n'avait pas assisté en Europe à l'éveil d'un sentiment national, à la suite d'une grande catastrophe. Hitler et le général de Gaulle ont un point de commun : tous deux ne voulurent point admettre que leurs pays avaient été défaits. Il y a vingt-trois ans, Hitler était un politicien sans parti. Il y a deux ans, de Gaulle était un général sans armée. A l'instar de Hitler dans sa lutte contre Versailles, de Gaulle partit de zéro dans sa lutte contre Compiègne.

Un matin du 17 juin 1940, il y a deux ans, le général de Gaulle arriva dans un avion de la R.A.F. à Croydon, près de Londres, après un vol mouvementé, à partir de Bordeaux. Sous le bras, il serrait une serviette en cuir. Pour tout bagage, il n'avait qu'une valise qui contenait quelques objets personnels : un uniforme, une paire de souliers, une chemise et un sous-vêtement, un nécessaire de toilette et un portrait de sa femme Yvonne.

Tôt dans l'après-midi du même jour, de Gaulle rencontra Churchill. Ils se connaissaient depuis neuf jours seulement, mais les deux hommes se sentaient unis par leur haine commune envers le nazisme. Le général expliqua au Premier britannique que la France était sur le point de signer un armistice avec ces nazis abhorrés. Lui, de Gaulle, n'avait pas voulu s'associer à une pareille capitulation, et il était venu en Angleterre pour continuer la lutte. « La France, dit-il avec une conviction passionnée, a perdu une bataille. Mais elle n'a pas perdu la guerre. »

Après son entretien avec Churchill, le premier Français libre visita les cinq chambres qui lui avaient été réservées à St. Stephens House. C'était un appartement niché dans un immeuble triste et solitaire, où de temps en temps quelque officiel secondaire du gouvernement britannique élisait temporairement domicile. A l'exception de plumes, crayons, encriers, buvard et quelques feuilles de papier, les bureaux étaient presque vides. Ils manquaient de téléphones, de dactylographes, de secrétaires et de cendriers. Dans la pièce choisie par le général comme cabinet de travail, un petit tapis couvrait le parquet. Un bureau en bois simple, deux chaises, au dossier droit, pour les visiteurs formaient une inconfortable oasis dans ce désert administratif.

DEUX CARTES — UNE ARMÉE

De Gaulle envoya son secrétaire acheter deux cartes géographiques. Il les fixa lui-même aux grandes parois nues de son cabinet. L'une était la carte de la France. L'autre représentait le continent africain. Les colonies et les possessions françaises étaient marquées en rouge et ressortaient sur la carte comme pour un défi.

Deux ans sont passés depuis l'obscure arrivée de de Gaulle en Angleterre. Aujourd'hui, les quartiers généraux permanents de la France libre à Londres occupent en entier l'un des plus grands et des plus modernes des immeubles de la capitale britannique. Sept étages. Plus d'un tiers du grand empire colonial français, le deuxième du monde, est rentré en guerre contre l'Allemagne, sous les ordres du général de Gaulle. Sur terre, plus de 60.000 soldats français ou coloniaux combattent l'Axe en Afrique ou dans le Moyen-Orient. Tous sont des volontaires. Plusieurs d'entre eux réussirent à quitter, au prix de mille difficultés, les territoires contrôlés par Vichy, affrontant le risque de la peine de mort et de l'emprisonnement. Ils ont traversé des déserts, ils se sont envolés à bord d'avions capturés par surprise, ils ont confié leurs vies à de fragiles canots pour tenter la traversée de la Manche. Dans les cieux, 1.200 Français libres affrontent tous les jours la Luftwaffe. Sur mer, plus de 99 navires marchands, totalisant le quart du tonnage de transport français d'avant l'armistice, transportent du matériel et des troupes pour les Alliés. Dans 69 villes, disséminées à travers le monde, des organisations gaullistes ont vu le jour. Se servant des ports anglais comme bases, 21 navires de guerre et une nombreuse flotte militaire auxiliaire prennent part à des opérations contre Hitler, sous l'étendard de la croix de Lorraine.

Le gouvernement de Vichy réagit contre toutes ces activités du général de Gaulle en le privant de sa nationalité française, en le condamnant à mort par contumace, comme traître et déserteur, et en promettant une récompense de 5 millions de francs à celui qui contribuerait à sa capture. Mais le « général » considère les Français genre Laval comme des traîtres. En ce qui concerne le maréchal Pétain, de Gaulle considère que c'est un cas sans espoir. Un de ses lieutenants avança un jour, mi-sérieux, mi-facétieux, que Pétain pourrait mourir de honte. De Gaulle remarqua : « On ne peut plus mourir de honte à l'âge de 85 ans. »

STRATÈGE DEPUIS L'ENFANCE

Rien dans le passé du général de Gaulle n'aurait pu laisser supposer qu'il serait un jour devenu l'objet de tant de haine et de tant de dévotion. Il naquit il y a cinquante et un ans à Lille. De son père, professeur de philosophie et de littérature française au fameux Collège Jésuite de Paris, il acquit un penchant précoce pour la philosophie, et même maintenant, avant de se retirer le soir, il lit quelques chapitres de Schopenhauer, Nietzsche, Hegel et Montaigne. Enfant, Charles-André-Joseph-Marie de Gaulle était, selon l'expression de l'un de ses familiers, « un petit diablotin, un diablotin horrible ».

C'est à cette époque, alors que, dans sa chambre à coucher, il gagnait des batailles avec ses soldats de plomb, que remonte l'intérêt de de Gaulle pour l'art militaire. Bien qu'il n'y eût pas d'observateurs pour enregistrer ses méthodes, le jeune de Gaulle, à la tête de son « Armée française » de soldats de plomb, arrivait invariablement à semer la panique parmi les forces de ses frères. Il devint inévitable qu'à l'âge de vingt ans il fût envoyé à Saint-Cyr.

A l'Académie militaire, sa grande taille lui valut, auprès de ses camarades de promotion, le sobriquet de « grande asperge ». Les excellents résultats qu'il obtint en cours d'études lui valurent la facilité de choisir lui-même le régiment auquel il désirait être attaché lors de sa promotion en 1912. Jeune sous-lieutenant, frais émoulu de Saint-Cyr, il choisit le 33e Régiment d'Infanterie, et son choix fut influencé par l'admiration qu'il nourrissait envers le colonel commandant cette unité. Ce colonel s'appelait Henri-Philippe Pétain.

Au cours de la première guerre mondiale, de Gaulle fut blessé à Dinant, en Belgique, le 15 août 1914. Il fut blessé une seconde fois en mars de l'année suivante, et en 1916, après avoir souffert d'une troisième blessure, il fut fait prisonnier. Pendant son absence, il fut décoré de la Croix de guerre avec la citation suivante: «Officier qui se distingua par ses hautes qualités morales et intellectuelles. Le 2 mars 1916, à Douaumont, après avoir subi un bombardement infernal, et bien que l'ennemi attaquât son bataillon en force de tous les côtés, il conduisit sa compagnie à la contre-attaque, la lança dans une terrible lutte de corps à corps. C'était la seule méthode de fuite qu'il considérât comme compatible avec la tradition d'honneur de l'armée. Il fut gravement blessé dans le combat. C'est un officier incomparable dans tous les domaines. » L'officier qui donna lecture de la citation était le général Henri-Philippe Pétain.

Pendant les 32 mois qui suivirent, de Gaulle fut un prisonnier de guerre des Allemands. Cinq fois il tenta de s'évader, mais, à chaque tentative, il fut repris avant d'avoir pu s'éloigner de quelques kilomètres du camp où il était gardé. Après la guerre, le gouvernement lui décerna la « Médaille des Evadés ». Lorsqu'on lui parle de ses tentatives d'évasion, « la grande asperge » répond avec bonne humeur : « A chaque essai, ma taille me joua un mauvais tour. Je demeurais visible à plusieurs kilomètres à la ronde. »

LES MANŒUVRES DE GRENOBLE

Après l'armistice, de Gaulle fut envoyé à Varsovie, où les Polonais combattaient contre les Russes rouges. Son commandant était le général Maxime Weygand. Rentré en France, il devint professeur d'histoire militaire à Saint-Cyr et, peu après, il fréquenta l'Ecole de Guerre. Au cours de ses études, il fut envoyé à Grenoble où se déroulaient de grandes manœuvres. Il reçut le commandement des effectifs « bleus » représentant la France, contre les groupes d'envahisseurs « rouges » représentant l'Allemagne. A cause de l'intervention de de Gaulle, ces manœuvres demeurèrent parmi les plus étranges dans l'histoire des exercices militaires français.

Le but de ces exercices était d'apporter une confirmation matérielle des théories étudiées sur les bancs de l'Ecole de Guerre au cours de l'année précédente. Les étudiants avaient appris que l'objectif de la guerre de défense consistait à attirer l'ennemi dans une zone fortifiée au préalable, un « compartiment de terrain », sur lequel le feu des défenseurs aurait été concentré à un tel point que l'ennemi aurait été anéanti. C'est à cette théorie que l'on a dû, ensuite, la ligne Maginot.

Mais comme de Gaulle l'a dit souvent par la suite : « Qu'arrive-t-il si l'ennemi ne se laisse pas attirer dans un « compartiment de terrain » ? »

A Grenoble, de Gaulle profita pour éprouver ses propres idées. Au lieu de concentrer entre ses mains toute initiative, il laissa à ses subalternes une grande latitude d'action. Au lieu de déployer en éventail, sur toute la ligne du front, ses tanks et ses véhicules blindés, il les concentra en un seul point, obtenant ainsi une force compacte et solide. Finalement, en contradiction flagrante avec toutes les théories qu'on lui avait apprises, il attaqua « l'envahisseur » avant que celui-ci eût esquissé le premier assaut. Quelques jours plus tard, ces manœuvres étranges se clôturaient par la retraite des sections rouges, talonnées par les effectifs bleus de de Gaulle qui avaient pénétré en territoire rouge.

La nouvelle du succès non orthodoxe du jeune commandant souleva un scandale dans les cercles militaires et, finalement, atteignit le maréchal Pétain lui-même. Bien qu'il se trouvât déjà sur la pente de la vieillesse, le maréchal possédait encore suffisamment de clairvoyance pour reconnaître un talent exceptionnel et il ordonna que de Gaulle fît une série de cours à ses camarades de l'Ecole de Guerre. Pétain lui-même alla à l'encontre de tous les précédents en assistant en personne à la première conférence de de Gaulle.

PROPHÉTIES

Lorsqu'il termina les cours de l'Ecole de Guerre, Pétain lui demanda de faire partie de son état-major. C'était la seconde fois où les deux hommes allaient entreprendre une étroite collaboration. Après avoir servi en Rhénanie, de Gaulle fut, en 1929, envoyé en mission d'inspection des défenses françaises dans le Proche-Orient. A son retour, il fut nommé secrétaire général du Conseil Supérieur de la Défense Nationale. Ce poste lui permit d'étudier à fond la stratégie en honneur auprès des

chefs militaires français et, en 1932, de Gaulle publiait son premier livre intitulé « Au Fil de l'Epée, ou la Philosophie du Commandement ». C'était le début de la rupture avec les théories chéries par le commandement français. En 1934, le jeune commandant publiait un second ouvrage intitulé « Vers l'Armée de Métier », dont les répercussions ne sont pas encore éteintes à l'heure actuelle.

« Demain, écrivit de Gaulle, **l'armée professionnelle sera une armée de techniciens. Tout se fera à l'aide du moteur. Pas un homme, pas un canon, pas un obus, pas un morceau de pain ne seront transportés par d'autres moyens. »** Par armée professionnelle, il entendait un corps de 100.000 hommes entraînés à combattre en tant qu'unité, en employant des tanks et des véhicules blindés, capable de « s'élancer et parcourir les champs de bataille à une vitesse incroyable ». **« Sans une armée pareille,** déclarait le commandant de Gaulle en 1934, **les défenses françaises sont inexistantes. La ligne Maginot comporte des défenses peu profondes, et laisse toute la partie nord du pays exposée. Entre temps, la psychologie défensive, qui a abouti à la construction de la ligne Maginot, ronge le moral français. »**

Ces déclarations, on le voit, visaient avec justesse au tableau des divisions blindées allemandes qui, en juin 1940, firent irruption à travers les frontières françaises du nord. Mais les déclarations prophétiques de de Gaulle furent nombreuses et frappantes. Il prévut à juste titre que la prochaine invasion allemande serait venue **« en direction des sources de l'Oise, la grande faiblesse de notre système de défense ».**

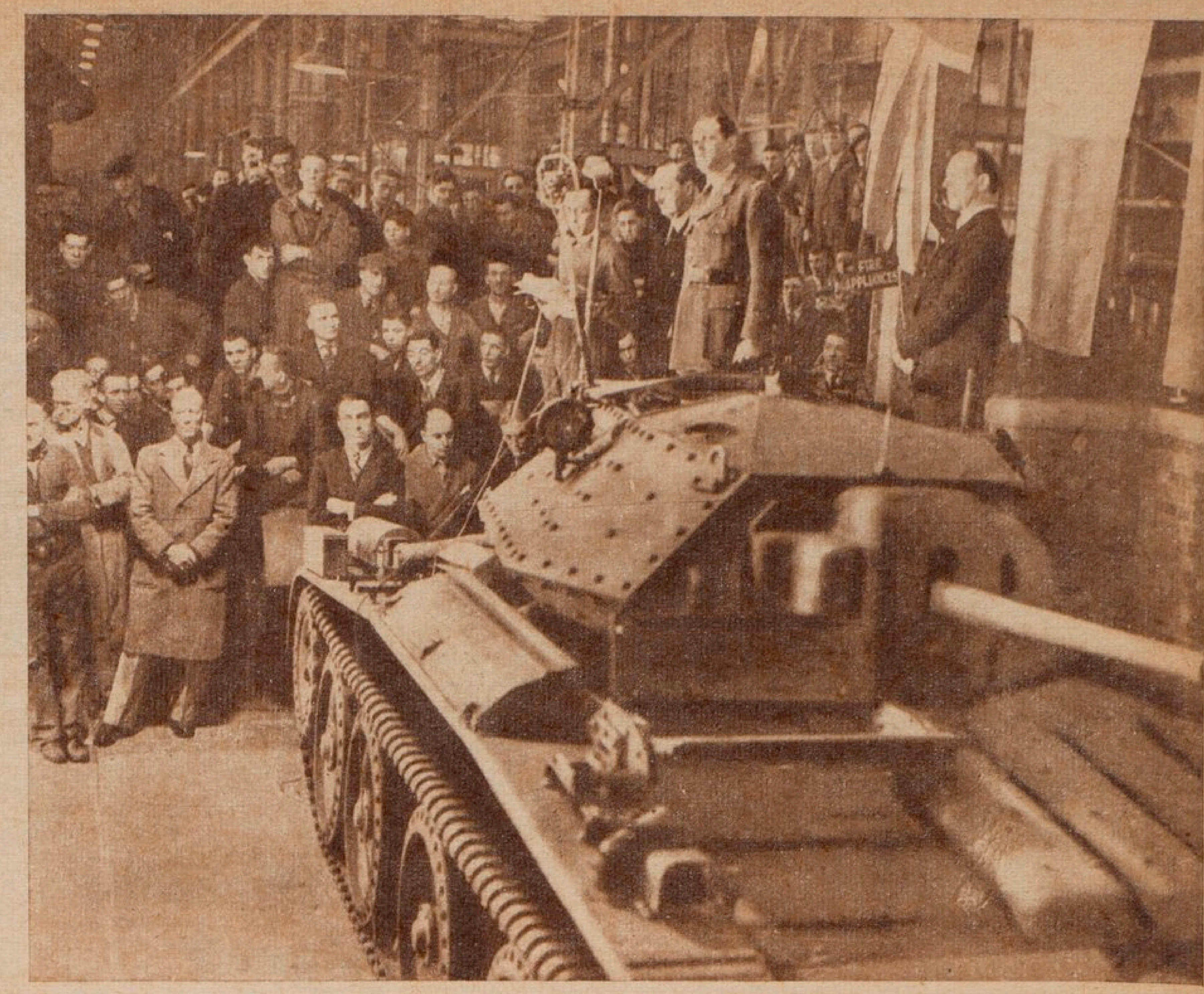
Ayant sans doute en l'esprit un 14 juin 1940, de Gaulle écrivit : **« Chaque fois que Paris est tombé entre les mains de l'ennemi, au cours des guerres de ces derniers cent ans, la résistance française s'est écroulée quelques heures après la chute de la capitale. »** Il sut toujours évaluer l'esprit militaire et le moral à leur juste valeur, à une époque où les dirigeants français considéraient qu'un moral solide était l'équivalent de 1.000 tanks. « La bravoure et le courage ne sont efficaces qu'en tant qu'ils sont considérés comme placés au service d'un équipement adéquat. »

Mais les ouvrages de de Gaulle reçurent un accueil des plus froids. A peine quelques milliers de copies furent vendues.

Cependant, un homme politique influent avait senti que les théories et les prédictions de de Gaulle n'étaient pas à écarter dédaigneusement. Cet homme s'appelait Paul Reynaud.

En mars 1935, un projet de loi, appuyé par Reynaud, demandant la création de dix divisions blindées, fut soumis au Comité de l'Armée de la Chambre des Députés. Le projet ne fut soutenu par aucun général français. Quelques semaines plus tard, la loi qui devait décider du sort de la France, face à la menace allemande, fut écartée à la suite du vote.

On se trouvait alors à quatre années de distance de la déclaration de la guerre. De Gaulle, qui avait été promu lieutenant-colonel, fut nommé en 1937 au commandement d'un régiment de tanks stationné à Metz. Il se trouvait loin de Paris et il assista, impuissant, à toutes les évolutions de la politique qui aboutirent à la signature de l'accord de Munich. Il visita l'Allemagne à plus d'une reprise. Suivant le vieux dicton allemand: « Avant tout, apprends la langue de ton ennemi », il négligea les notions d'anglais qu'il avait pour se consacrer à l'étude du langage de Gœthe.



Le général de Gaulle, lors d'une visite à une usine de tanks en Angleterre, où une réception chaleureuse lui fut ménagée, prononce un discours devant les ouvriers.

LES SEULES VICTOIRES DE LA CAMPAGNE DE 1940

Vint la guerre : de Gaulle fut promu colonel et on lui confia le commandement d'une brigade blindée de choc attachée à la cinquième armée en Lorraine.

Le 26 janvier 1940, un appel venant de l'Est troubla la tranquillité des partisans de la guerre d'attente, la « sietzkrieg ». Dans un rapport secret de 17 pages, adressé à Gamelin, Daladier et à vingt-quatre autres personnalités influentes de la République, de Gaulle insistait : **« La ligne Maginot, pour renforcée qu'elle soit, peut être franchie... Le défenseur qui se contente de résister en un point déterminé, à l'aide d'armes démodées, est inexorablement condamné et va vers le désastre.** » Ce dernier avertissement fut jeté au panier comme les précédents. L'un des généraux qui condamnèrent le rapport de de Gaulle s'appelait Henri Dentz. Une année plus tard, ce même Dentz, Haut-Commissaire de Vichy en Syrie, capitulait devant l'armée du général de Gaulle, chef des Français libres.

Au cours de la bataille qui se déclencha vers fin mai 1940, de Gaulle se battit magnifiquement. Manquant de supports aériens, il effectua en personne ses reconnaissances sur les champs de bataille, troquant son képi à feuilles de chêne contre un casque en acier. Niché dans la carlingue d'un tank de 32 tonnes, il parcourait les lignes du front. A Abbeville, il réussit à tenir contre les attaques des bombardiers allemands qui s'abattaient par vagues successives sur ses forces, en déplaçant continuellement son artillerie, en cachant ses tanks dans les bois et ses camions sous des bottes de foin. Il dormait par terre, sous un arbre, et, à l'exception de deux étoiles qui marquaient son rang de général, il était vêtu comme n'importe quel membre de l'équipage d'un tank. Ses hommes, qui avaient appris à l'admirer, l'appelaient respectueusement « Le Général », comme les régiments coloniaux avaient donné au maréchal Lyautey l'appellation affectueuse de « Le Maréchal ».

> Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et qui vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.
>
> Car la France n'est pas seule. Elle n'est pas seule. Elle n'est pas seule. Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et qui continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis.
>
> Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.
>
> (Extrait du premier discours du général de Gaulle, prononcé à la B.B.C. de Londres le 18 juin 1940).

Laon et Abbeville furent presque les seuls secteurs où un succès partiel sourit aux armes françaises au cours de la bataille de 1940. Les deux victoires furent l'œuvre du général de Gaulle. Pour ces faits d'armes, il reçut sa seconde Croix de guerre avec la citation suivante : « Un chef d'une grande énergie et d'une grande audace... Il enfonça les assaillants allemands et réussit à avancer sur plus de 14 kilomètres à travers les lignes ennemies... » Ce fut le général Maxime Weygand qui lut cette citation.

Une semaine plus tard, Reynaud le nommait sous-secrétaire d'Etat à la Défense Nationale. Les efforts de de Gaulle pour vaincre l'esprit défaitiste qui régnait parmi les chefs et les dirigeants français font désormais partie de l'histoire de cette guerre. On sait avec quelle ardeur il plaida la cause de la continuation de la lutte.

UNE MACHINE HUMAINE PARFAITE

La nature a été généreuse envers le général de Gaulle. Physiquement il représente un merveilleux spécimen humain, avec sa grande taille, sa carrure élancée. En France, lorsqu'il était à la maison, il dormait dans un lit spécialement construit. Soigneux de sa personne, il est toujours coiffé à la perfection. Sa moustache est légèrement roussie par les quarante cigarettes anglaises qu'il fume quotidiennement.

L'appétit du chef des Français libres est une preuve supplémentaire de son équilibre moral et physique parfait. Quels que soient les événements, le général déjeune ponctuellement à 1 h. 30, lorsqu'il se trouve à Londres, au Royal Automobile Club. Il aime arroser ses repas d'un verre de vin de Bourgogne ou de cognac. Après déjeuner, il allume un cigare Havane, dont M. Churchill lui a offert une grande quantité. Récemment, lorsqu'un journaliste lui demanda s'il était un ascète, il répondit : « J'ai toujours apprécié un bon repas. »

Madame de Gaulle est une femme tranquille et réservée. Elle fit la connaissance de son mari en 1920, alors qu'il était capitaine. Ils se rencontrèrent au Salon d'automne, à Paris. Cinq mois plus tard, ils étaient mariés.

En juin 1940, Madame de Gaulle et ses trois enfants réussirent à s'embarquer sur le dernier bateau britannique qui quittait Brest. Ils arrivèrent le 18 juin à Falmouth, sans savoir le moins du monde où pouvait se trouver le général. Le lendemain matin, le jeune Philippe acheta le journal. A la première page, une manchette portant le nom de de Gaulle retint son attention. Madame de Gaulle attendit quelques jours, puis elle téléphona au quartier général des Français libres à Londres. Elle n'avait pas vu son mari depuis le début de mai. De Gaulle travaillait dans son cabinet lorsque la sonnerie du téléphone retentit :

— C'est Madame de Gaulle, dit, à l'appareil, une voix familière. Je suis à Falmouth avec les enfants.

— Ah ! répondit le général, c'est toi.

Il donna alors des ordres pour que sa famille fût transportée à Londres. Ensuite, sans manifester le moindre signe d'émotion, il alluma une cigarette et il se replongea dans son travail.

Ce calme, très peu commun parmi les Français, a fait dire à un humoriste que de Gaulle a dû, étant enfant, se trouver enfermé dans une glacière. On serait aussi tenté de déduire qu'il manque de personnalité. Ceci n'est pas vrai. « Le Général » est sensible au plus haut point à toute la gamme des émotions humaines, mais aujourd'hui ses sentiments aussi bien que son état de santé sont complètement submergés par le souci du sort de sa patrie. Après que des hommes qui avaient consommé la défaite de la France eussent été décorés par Vichy, le général de Gaulle cessa de porter ses médailles.

Politiquement, il résume ses opinions par cette simple déclaration :

— Je n'appartiens à, ni n'ai d'attaches avec aucun parti ni aucune personnalité politique. Je ne suis ni de Droite, ni du Centre, ni de Gauche.

Il n'est pas inquiet de l'avenir politique de la France, car il dit que si les Alliés ne gagnent pas la guerre la France n'a pas d'avenir politique.

Le général de Gaulle continue la lutte. Les résultats qu'il a obtenus en deux ans sont déjà au delà de tout espoir. Ni les revers ni les difficultés ne le font démordre de la première phrase qu'il prononça en foulant le sol britannique : « La France a perdu une bataille. La France n'a pas perdu la guerre. »

Et le jour du triomphe des Alliés, lorsque la France siégera parmi les vainqueurs, au lieu d'être placée sur le banc des vaincus, les Français devront au général de Gaulle un grand merci.



Dans ses moments de loisir, le général de Gaulle trouve qu'il n'est de meilleure distraction que le foyer et de meilleure compagne que sa femme.

LA FRANCE COMBATTANTE (SUITE)

Légende
TERRITOIRES RALLIÉS
REPRÉSENTANTS
COMITÉS NATIONAUX

Nota
En raison du grand nombre de Comités Locaux, il a été impossible de les faire figurer sur cette Carte

(d'après « FRANCE »)

LA FRANCE D'OUTRE-MER POURSUIT LA LUTTE

Une grande partie de l'empire colonial français s'est ralliée à la France libre. La voix du général de Gaulle s'est fait entendre, et nombre de possessions françaises n'ont pas hésité à rompre avec Vichy pour se mettre du côté de la France qui combat.

BIR HAKEIM

Le général Ritchie a donné ordre à la garnison de Bir Hakeim d'évacuer la place.

On ne saurait passer sous silence l'épopée que les hommes du général Koenig ont tracée en lettres glorieuses dans l'histoire. Pendant seize jours, Bir Hakeim a tenu tête à un ennemi jouissant d'une supériorité numérique écrasante, lui infligeant des pertes terribles.

Voici quelques épisodes de l'héroïque défense de Bir Hakeim.

par E. BIGIO

Correspondant de guerre du « Daily Express »

A l'instar de Knightsbridge, Bir Hakeim est une des positions-clefs de la bataille qui déferle actuellement sur le désert occidental. La localité est située à l'extrême sud de nos lignes, perchée sur un plateau de deux milles carrés de surface. Un puits, desséché depuis longtemps, qui perce cette hauteur en son beau milieu, a donné son nom à Bir Hakeim. Depuis leur installation dans la place, les défenseurs ont semé, tout autour, des champs de mines. Un formidable réseau de barbelés, de nombreuses batteries de 75, qui entourent toute la position, complètent les défenses de cette forteresse imprenable, contre laquelle Rommel a fait peser presque tout le poids de ses divisions blindées, depuis le début de l'offensive. En effet, l'attaque initiale contre Bir Hakeim a été déclenchée par une bonne moitié de la division « Ariete », soutenue par d'importants effectifs d'infanterie et une artillerie puissante.

L'ennemi attaqua par le sud, sur un front très élargi. Un sergent de la Légion Etrangère me dit : « Nous fûmes assaillis par au moins une centaine de tanks moyens, accompagnés de quelques monstres de première grandeur. Lorsque l'ennemi se trouva à 1.800 mètres, nous ouvrîmes le feu des « soixante-quinze » que nous avions pris aux forces de Vichy après la campagne de Syrie. Ce sont de merveilleuses pièces. J'ai pu voir, l'un après l'autre, les tanks frappés par nos obus se coucher sur le côté comme des bêtes agonisantes. Puis ils explosaient, et leurs débris étaient projetés haut dans le ciel. D'autres véhicules s'arrêtaient soudain, apparemment indemnes. Leur tourelle s'ouvrait, les hommes d'équipage surgissaient et se mettaient à courir comme des fous dans le désert. Lorsque l'ennemi arriva à 900 mètres de notre ligne, nous avions déjà détruit plus de quinze tanks, mais les autres continuèrent d'avancer, sous le martèlement incessant de nos canons. Deux chars s'engagèrent dans le terrain miné. Par le plus extraordinaire des hasards, ils ne heurtèrent aucune mine. Ils se trouvaient à moins de 200 mètres de mon canon lorsqu'ils furent atteints. Frappés de si près, ils volèrent littéralement en éclats. »

Après la première empoignade, les Français comptèrent sur le champ de bataille trente-sept tanks mis hors combat. Pour être sûrs qu'aucun de ces chars ne serait récupéré et réparé par l'ennemi, ils dépêchèrent pendant la nuit des patrouilles, qui achevèrent de détruire les véhicules endommagés.

Au cours de la seconde journée, aucune bataille ne se développa. Mais les détachements français de reconnaissance annoncèrent au commandant que d'importants effectifs italiens avaient occupé de très fortes positions autour de Bir Hakeim, d'où ils commandaient toutes les voies d'accès à la place forte. En fait, les Français étaient cernés. Les intentions des Italiens étaient claires. Constatant qu'ils ne pouvaient pas enlever la position d'assaut, par suite des pertes sérieuses déjà subies, ils voulaient essayer d'affamer la garnison de Bir Hakeim, en l'assiégeant et en attaquant systématiquement toutes les colonnes de ravitaillement.

Le siège fut maintenu dans toute sa sévérité pendant deux jours, mais, au cours de ces quarante-huit heures, les Français menèrent un tel train d'enfer, que l'ennemi fut finalement obligé de se replier sur des positions plus éloignées.

Jour et nuit, des colonnes françaises effectuaient des sorties avec leurs pièces de soixante-quinze, avec des armes automatiques, surprenaient des postes italiens qu'ils ravageaient, détruisant les colonnes de transports ennemies, mettant hors d'action plusieurs tanks.

Les Français savaient parfaitement que leur situation était délicate. Ils avaient de l'eau pour trois jours, mais dès les premières vingt-quatre heures de combat, une centaine d'Italiens avaient été faits prisonniers. Ensuite, un bataillon de troupes hindoues rallia le camp, avec des batteries de campagne, mais sans aucune provision d'eau. Les rations furent réduites à quelques gorgées par homme. Un jeune colonel rassembla les soldats, leur exposa les difficultés de la situation et leur dit que lorsque les réserves d'eau seraient épuisées, il ne leur resterait plus qu'à prendre la formation de combat et à se précipiter avec leurs canons à travers les lignes italiennes. A aucun moment il ne fut question de se rendre. Aux demandes de reddition, posées à deux reprises par l'ennemi, les Français répondirent par un mot historique. Pendant la troisième nuit du siège, une patrouille rallia le camp avec un camion-citerne pris à l'ennemi. Il contenait douze mille litres d'eau. Le lendemain, une colonne britannique de ravitaillement forçait le passage et arrivait à Bir Hakeim.

C'est à partir de ce moment que les Allemands jugèrent opportun d'intervenir, vu que les Italiens étaient incapables de remporter le succès escompté : Rommel dépêcha sa 90e Division d'Infanterie, appuyée par plusieurs détachements de ses Panzers. Les nazis n'eurent pas plus de succès que leurs alliés. L'ardeur des Français, ajoutée à leurs soixante-quinze, repoussa les assaillants à tous les coups. Même les terribles Stukas ne purent apporter aucun changement à la situation.



Des chars ennemis ayant été aperçus dans le voisinage, un canon 75 est hissé sur un promontoire d'où ses boulets partiront à destination des véhicules de l'Axe. Mise en action, la grosse pièce d'artillerie déchargera sur l'adversaire une averse d'explosifs meurtriers. Les Français libres ont écrit à Bir Hacheim une belle page d'héroïsme.



J'ai connu L'ENFER DE BIR HAKEIM

par EDWARD KENNEDY

Correspondant de guerre de l'Associated Press.

Quelque part dans le désert libyen, Edward Kennedy, correspondant de guerre de l'Associated Press, a assisté à l'arrivée de la colonne des Français libres qui pendant seize jours ont héroïquement tenu la place forte de Bir Hakeim, résistant à toutes les attaques d'un ennemi puissamment armé.

Kennedy a pu s'entretenir avec un des soldats de la France libre, qui lui a raconté ses impressions. Celles-ci complètent le récit de E. Bigio, publié en page 14.

Le caporal Marshall Dickerson de la Légion Etrangère de la France libre me fit le récit suivant de l'épopée de Bir Hakeim :

— Dans la matinée du 22 mai, de forts contingents d'infanterie italienne, appuyés par un certain nombre de tanks, déclenchèrent une puissante attaque contre notre position de Bir Hakeim. Dès que l'ennemi fut en vue, nous ouvrîmes le feu de nos soixante-quinze, causant des ravages dans ses rangs. Un certain nombre de tanks furent mis hors combat, et les troupes italiennes, voyant qu'elles ne pouvaient pas compter sur un concours efficace des éléments blindés, se retirèrent et installèrent leurs positions plus loin.

« Ensuite, ce fut le tour des Allemands d'intervenir. Continuellement, une pluie d'obus s'abattait sur nous, battant fortement tous les recoins de notre position. A travers les nuages de poussière et de fumée soulevés par les explosions continues, nous apercevions les silhouettes des soldats de l'Axe, qui essayaient de tirer profit du puissant feu de barrage de leur artillerie pour emporter la place d'assaut. Mais nos soixante-quinze ripostaient fermement et efficacement au feu de l'ennemi.

RENDEZ-VOUS !

« Le 2 juin, à 4 heures de l'après-midi, deux officiers italiens s'approchèrent de nos lignes en auto. Ils faisaient flotter un drapeau blanc. Ils furent admis à l'intérieur de notre place forte, après qu'on leur eût bandé les yeux. Ils apportaient une demande de reddition de la part de Rommel. Le message disait : « Nous demandons votre capitulation, sinon vous serez tous exterminés. »

« Naturellement, notre commandant ne prit pas en considération la demande de l'ennemi. Alors se déclencha contre notre position une série infernale d'attaques et de bombardements ininterrompus. Les coups se succédaient à une cadence effrayante, et on aurait dit qu'un ouragan surnaturel se fût soudain abattu sur nos têtes. Nous avions parmi nous le bataillon du Pacifique, formé en majeure partie d'indigènes de Tahiti et de la Nouvelle-Calédonie, qui affrontaient le feu pour la première fois. Leur comportement fut magnifique.

« Ensuite vint une autre demande de reddition. Les Italiens nous firent dire que nous ne devions nourrir aucun espoir de nous en tirer, et que nous étions condamnés à périr si nous ne nous rendions pas. Pendant la nuit, l'ennemi envoya des patrouilles, dans le but d'enlever les mines que nous avions posées autour de notre place forte. Les détachements ennemis s'approchèrent tellement que, dans l'obscurité, nous entendions leurs voix. A coups de mitrailleuses, nous couvrîmes toute la surface occupée par ces patrouilles qui durent battre en retraite sans avoir pu mener à bien leur tâche.

ATTAQUES AERIENNES

« Mercredi dernier, nous fûmes attaqués par les airs. Plus de 70 avions ennemis se ruèrent sur Bir Hakeim, toute la journée durant, faisant pleuvoir leurs projectiles sur nous. A la tombée de la nuit, d'autres escadrilles vinrent nous bombarder. Si l'on pense que Bir Hakeim a une longueur de huit kilomètres et une largeur de six kilomètres, on se rendra compte du nombre de bombes qui vinrent percuter dans cette surface si petite.

« Mais la R.A.F. ne demeura pas un seul instant inactive. Constamment elle battit les ouvrages que l'ennemi avait édifiés autour de la place, gênant sérieusement toutes les tentatives d'attaque ébauchées par l'Axe.

« Les troupes britanniques firent de sérieux efforts pour venir nous soulager de la pression terrible dont nous étions l'objet. Mais les effectifs de nos alliés « avaient d'autres chats à fouetter ».

« Pendant les rares moments d'accalmie, lorsque nos pièces ne tiraient pas continuellement et que les canons de l'ennemi se taisaient, nous pouvions entendre au loin le roulement de l'artillerie britannique. Ces détonations lointaines nous apportaient l'espoir et nous incitaient à résister de toutes nos forces. Mais à aucun moment nous n'eûmes l'impression que nos camarades s'étaient approchés de nous. Toutefois, nous entretenions une confiance aveugle en nos chefs, le général Koenig et le colonel Anilkavari, un Russe, commandant de la Légion Etrangère, lequel, à l'instar de tous les légionnaires, commença sa carrière militaire comme simple soldat.

« A aucun moment nous n'avons réellement manqué de nourriture.

DEPART A MINUIT

« Mais les attaques, toujours plus puissantes, se succédaient à une cadence croissante. Aucune aide n'était en vue. La nuit dernière, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts. Chacun de nous s'arma de son fusil et s'équipa d'une ration de nourriture et d'eau. A 21 heures 30, nous chargeâmes nos camions et prîmes la formation en colonne.

« A minuit, nous établîmes un premier contact avec l'ennemi. Nous le rencontrâmes dans une obscurité très dense, entrecoupée par endroits par les lueurs des flammes des mitrailleuses qui tiraient sans arrêt dans la nuit.

« Nous étions en formation de combat, baïonnette au canon, et nos grenades à main parées. Sur l'ordre du capitaine Morel, nous chargeâmes. Avant d'avoir pu nous en rendre compte, nous étions dans une tranchée. Trois Allemands se dressèrent devant nous. J'en tuai un, le capitaine mit le second hors combat, et le troisième s'enfuit. Pendant que d'autres Allemands accouraient pour nous barrer le passage, les mitrailleuses, guidées par le bruit du combat, tiraient sur nous sans arrêt. Quelques camarades, atteints par les balles des machines meurtrières, s'affaissèrent, mais tous les blessés qui le pouvaient continuèrent à combattre et à avancer.

« L'ennemi employait maintenant des balles explosives, pour nous tenir à distance. Il nous restait une seule chance de salut : le corps à corps. Nous courûmes comme des fous, balançâmes nos grenades sur l'adversaire, et plongeâmes presque dans les explosions de nos propres engins. Pendant dix minutes, nous luttâmes dans une mêlée terrible. Nous employions nos armes et même nos poings. Pendant tout ce temps, les mitrailleuses continuaient à égrener leur tac-tac sinistre dans la nuit. Nous avons fini par passer... Je suis heureux de m'en être tiré... »

ILS ETAIENT EXTENUES

C'est ainsi que les défenseurs de Bir Hakeim purent évacuer leur place forte, mercredi soir, après avoir résisté aux assauts répétés que l'ennemi déclencha de toutes ses forces disponibles dans le secteur, pendant plus de quinze jours.

Les effectifs de la France libre durent se frayer un chemin en combattant continuellement, et finalement une très grande partie de la garnison de Bir Hakeim atteignit un point déterminé du désert, après une randonnée épouvantable.

Nous étions deux correspondants de guerre qui assistâmes à l'arrivée des héros de Bir Hakeim. Ils étaient exténués, mais le tricolore français et le fanion à croix de Lorraine qu'ils brandissaient pointaient encore leurs couleurs glorieuses vers le ciel.

Berlin et Rome avaient donné à leurs généraux des ordres stricts : ils devaient à tout prix s'emparer de ces héros ou bien les exterminer. Le chemin de Bir Hakeim jusqu'aux lignes britanniques fut un véritable calvaire pour les défenseurs de la place du Sud.

Les colonnes françaises libres furent constamment en butte à des attaques de l'infanterie et des éléments blindés de l'Axe, et essuyèrent de nombreux bombardements de la part de l'aviation ennemie. Par moments, plus de cent cinquante avions à la fois se précipitaient sur eux en vrombissant.

Lorsqu'on constata que les lignes de ravitaillement vers Bir Hakeim n'étaient plus praticables, l'évacuation de la place fut décidée. Un contingent britannique, protégé par une force de tanks, s'approcha, pendant la nuit, de Bir Hakeim, pour faciliter aux Français libres l'opération d'évacuation. Au commencement de l'attaque, la garnison comptait 4.500 hommes.

Contrairement aux affirmations des rapports précédents, il n'y avait pas de femmes à Bir Hakeim : les infirmières et une doctoresse avaient été évacuées avant le commencement de l'attaque. Par contre, un détachement d'ambulanciers américains était demeuré dans la place.



(Photo Cecil Beaton)

Je chante pour les soldats

nous dit ALICE DELYSIA

En 1914, six mois avant la déclaration de la dernière guerre, je jouais à l'Olympia, en compagnie de Max Dearly. J'étais toute jeune alors, et j'en étais à mes débuts. A l'ouverture des hostilités, je me trouvais à Paris. Mon engagement avait été annulé, et je ne savais que faire.

« Je me rappelai que le grand impresario britannique C. B. Cochrane, qui m'avait vue jouer, m'avait proposé un engagement en Angleterre. Sans hésiter, je partis pour Londres, et quelques semaines plus tard, je débutais sur une scène de la capitale britannique. Depuis, je n'ai jamais joué en France.

« Je chantai la première chanson de recrutement en Angleterre. Je ne connaissais pas un mot de la langue anglaise à l'époque. J'appris les paroles par cœur, après qu'on me les eût expliquées. A partir de cet instant, j'avais trouvé ma véritable voie. J'aimais et j'aime la France d'un amour passionné. J'appris à aimer l'Angleterre. Inlassablement, je parcourais les centres de recrutement, les hôpitaux, où je chantais pour les bleus, pour les blessés, pour les malades. Dans les grandes salles où gisaient des dizaines de jeunes gens blessés sur le champ de bataille, je m'asseyais sur un lit et commençais à chanter. Les yeux des soldats, fixés sur moi avec reconnaissance, étaient ma plus belle récompense. A ce propos, je me souviens d'une anecdote amusante :

« En 1933, j'effectuai une tournée en Australie. Après une représentation, je fus invitée dans la loge de Percy Mark, le roi des opales, qui me présenta à un gentleman. C'était Sir Leslie Wilson, gouverneur du Queensland. Il me serra la main chaleureusement et me dit en souriant :

« — Mais je vous connais depuis plusieurs années.

« Comme je le regardais, étonnée, il me dit :

« — Mais oui, c'était au cours de la guerre. J'étais blessé, et me trouvais à l'hôpital St. Thomas. Vous êtes venue nous voir, vous vous êtes assise sur mon lit et vous avez chanté. Je n'oublierai jamais cet instant. Jamais, je n'avais été tellement ému.

« Jusqu'à la déclaration de cette guerre, je passai mon temps entre des représentations en Angleterre et des tournées à travers le monde. C'est ainsi que j'eus l'occasion de visiter les Etats-Unis, l'Australie et les autres Dominions britanniques.

« En 1939, je repris l'œuvre que je n'avais pas cessé d'accomplir pendant l'autre conflit. J'ai toujours senti profondément qu'en travaillant pour l'Angleterre, je travaillais en réalité pour ma chère France. Croyez-moi, je le sais par expérience, Anglais et Français sont faits pour s'entendre.

« J'ai passé toute l'époque de la blitz aérienne à Londres. J'eus ainsi le privilège de voir le peuple britannique à l'épreuve.

« C'était le lendemain d'un raid particulièrement violent. De bon matin, je m'étais rendue dans le quartier de West-End pour soulager quelque détresse. J'allai voir une vieille dame à laquelle je m'intéressais, et la trouvai devant sa maisonnette complètement détruite. Elle fouillait dans les décombres, espérant trouver quelque objet encore intact. J'essayai de lui manifester ma sympathie, et lui demandai si je pouvais lui venir en aide. Elle me regarda avec des yeux presque souriants :

« — Oh ! cela n'a pas une grande importance ; NOUS AVONS TOUJOURS CHURCHILL !

« Avant de quitter la Grande-Bretagne à destination du Moyen-Orient, j'eus l'honneur d'être présentée à S.M. la Reine. Je conserve précieusement le souvenir de cette rencontre. »

— Avez-vous rencontré le général de Gaulle ?

— Oh ! oui, à plus d'une reprise. Le 14 juillet 1940, lorsque le cœur de chaque Français saignait, meurtri, j'ai chanté la Marseillaise devant le général de Gaulle et trois mille soldats de France. Vous trouverez peut-être que je pèche par excès de mysticisme, mais chaque fois que je me suis trouvée devant le chef de la France libre, chaque fois que j'entends sa voix chaude et inspirée, je me dis que vraiment c'est le ciel qui a chargé cet homme de sauver la France.

« Inutile de vous dire que suis la marraine des Forces Françaises Libres. »

— Etes-vous en Egypte depuis longtemps ?

— Je suis arrivée en Orient le 18 mai 1941. J'ai parcouru l'Egypte, la Palestine, la Syrie, l'Irak et l'Iran avec ma troupe de la N.A.A.F.I. Partout où il y avait un détachement des Forces Françaises Libres, j'ai tenu à aller leur apporter un peu de réconfort. Mais ne croyez pas que je néglige les combattants britanniques. Je les englobe tous dans une même affection.

« J'ai visité une cantine, près de Damas. Au mur principal étaient accrochés les portraits des souverains britanniques et une pendule. Les soldats me demandèrent une photo dédicacée. Aussitôt rentrée chez moi, je m'empressai d'exaucer leur désir. Quelques jours plus tard, je fus invitée de nouveau dans cette cantine. Imaginez mon étonnement de voir ma photo accrochée à la place de la pendule, entre les portraits du roi et de la reine. Ce geste des « tommies » m'a été droit au cœur.

« Au cours de mes tournées en Orient, j'ai eu souvent l'occasion de constater les excellents rapports qu'entretiennent les forces britanniques avec celles de la France libre. Dans deux camps avoisinants étaient stationnés des aviateurs français et des fantassins anglais. Les hommes se rendaient de fréquentes visites. A l'occasion de mon passage, Anglais et Français organisèrent une fête. Les aviateurs possédaient un fanion qu'ils avaient rapporté de Narvik. C'était une relique pour eux. Aussi fus-je étonnée, lorsque je vis le chef des aviateurs s'avancer vers le commandant du camp britannique et le prier d'accepter le précieux fanion. Depuis, l'emblème aujourd'hui frappé de la croix de Lorraine orne la paroi principale du mess des officiers.

« Vous comprenez avec quel enthousiasme je suis les exploits de mes petits Français de Bir Hacheim. Comme je voudrais être avec eux, leur crier mon admiration, mon encouragement ! Peut-être pourrai-je un jour visiter les champs de bataille du désert occidental. »

Mme Delysia se tait un instant.

— Je n'ai plus qu'une ambition dans la vie : c'est de chanter la Marseillaise sur les marches de la Madeleine, le jour où la France sera débarrassée du joug nazi...

féminités



FEMMES SENTINELLES
Mille femmes sentinelles sont entraînées à Los Angeles par des instructeurs dont l'un leur montre ici les points les plus vulnérables d'un corps humain.

EN MÉMOIRE DE CAROLE LOMBARD
La société United Artists a offert aux volontaires britanniques du corps d'ambulance un véhicule de secours en mémoire de Carole Lombard, récemment tuée dans un accident d'aviation.

NE GACHEZ PAS VOS VACANCES

Ne les gâchez pas surtout si, toute l'année durant, vous travaillez, si vous vous occupez de vos enfants, si vous faites votre ménage, bref, si vous avez dans l'ensemble une existence assez régulière et dépourvue de surprises.

Ne vous croyez pas obligée — parce que cela se fait depuis toujours — de recommencer soit au bord de la mer, soit dans les montagnes toutes proches de l'Egypte, les mêmes gestes, les mêmes discussions que dans votre vie quotidienne.

Dites-vous que, si vous voulez tirer un bénéfice réel de cette période de relaxation, il faut vous réserver, ne serait-ce que quinze jours, que huit jours, que quatre jours même, selon vos possibilités, pour vous, pour vous toute seule.

Réfléchissez, voyez comment vous pouvez, pendant ce temps, rester seule. Il y a toujours un moyen lorsqu'on le veut vraiment ; et profitez-en. Restez au lit, si vous vous levez tôt d'habitude ; levez-vous, au contraire, dès le chant du coq, si vous êtes habituée à paresser un peu.

Cherchez vous-même ce qui vous fera réellement plaisir, ce que vous ne pouvez jamais faire dans la vie de tous les jours.

J'ai une amie pour qui des vacances ne sont jamais de vraies vacances, si elle ne peut pas, ne serait-ce que pendant deux jours, s'en aller dans une certaine ville qu'elle aime, s'y lever très tôt, alors qu'au Caire elle n'est jamais prête avant dix heures, et prendre son petit déjeuner sur la terrasse d'une certaine petite pâtisserie. Cela ne lui rappelle aucun souvenir, c'est simplement pour elle le moment où elle se sent, tout à coup, débarrassée de tous ses soucis, libérée de ses obligations, libre d'aller se promener au marché ou le long de la plage. Elle fait un véritable bain de solitude et de sérénité.

Pour d'autres, au contraire, quelques soirées au casino où elles ne vont jamais, des excursions qu'elles croyaient impossibles, la rencontre d'amis perdus de vue, que sais-je ? sont de véritables vacances.

A chacune de trouver, de réaliser, ne serait-ce, je vous le répète, que pendant deux jours, un rêve souvent caressé.

Et, alors, vous verrez que vos vacances n'auront pas été perdues, même si, ensuite, il vous faudra retomber, la tête la première, dans les tracas de l'heure présente.

Madame,

SACHEZ CORRIGER VOS DEFAUTS

Avez-vous jamais raté un train ? Que penseriez-vous de vous-même, si un jour, étant la victime d'un pareil contretemps, vous vous résigniez à prendre un autobus quelconque vous menant n'importe où ? Vous penseriez tout simplement que vous êtes devenue folle.

Et pourtant, dans la vie, combien de femmes sont coupables d'un pareil égarement... Vu qu'elles ne peuvent atteindre la perfection, elles sautent dans un « autobus » qui mène n'importe où. Elles se complaisent dans une médiocrité totale, qu'elles élèvent dans leur imagination au rang de perfection ersatz.

Prenez par exemple Andrée. Lorsqu'elle avait douze ans, sa mère s'exclamait à tout bout de champ : « Voyez-moi ces jambes. On dirait des échasses. Tu ressembles, ma chère fille, à une girafe. Je me demande quand tu t'arrêteras de pousser. »

Influencée par les paroles maternelles, Andrée grandit avec une idée fixe ancrée dans sa petite tête. Pour cacher le dépit que son excès de croissance lui procurait, elle prétendit que ce défaut lui était parfaitement indifférent. En revanche, elle découvrit que la nature l'avait pourvue d'une intelligence au-dessus de la normale, et décida d'employer son esprit en guise de poignard. A la fin de ses études, elle décrocha un diplôme magnifique, mais n'avait pas d'amies.

Aujourd'hui, Andrée a trente ans. Elle travaille dans un magasin, et ne manque jamais une occasion de servir une rosserie à toutes les personnes qui l'approchent. Bientôt elle sera devenue, et par sa faute, une vieille fille avec tout ce que cette expression, employée dans un sens particulier, contient de malveillant.

Et pourtant, la vie d'Andrée aurait pu être toute autre, si au lieu de songer à blesser son prochain, elle avait plutôt essayé d'obtenir ce qu'elle voulait. Car ce qu'elle veut, c'est de l'amour, de l'affection.

Et voici cinq points que toute femme se trouvant dans les mêmes conditions qu'Andrée devrait tenir présents à sa mémoire :

1° Les modèles les plus appréciés par les maisons de couture sont très grands de taille.

2° Il existe par le monde des hommes qui aiment par-dessus tout rencontrer des femmes de leur taille, qu'ils peuvent regarder dans les yeux lorsqu'ils dansent avec elles.

3° L'intelligence ne suffit pas. Les pensées doivent être partagées pour avoir une valeur véritable. Il est absolument nuisible de s'isoler dans un monde de concepts inaccessibles.

4° Une femme très grande devrait savoir qu'il y a des robes et des chapeaux qui lui seyent à merveille, et en faire un emploi continu, au lieu d'essayer de dissimuler quelques centimètres à l'aide de chaussures plates tellement disgracieuses.

5° Elle devrait également apprendre à bien se tenir, à marcher convenablement et à s'asseoir d'une façon gracieuse.

Ces cinq règles, respectées à la lettre, permettront à toute personne affligée d'une taille un peu exagérée d'obtenir ce qu'elle désire et non pas un succédané mal digéré.

Mais peut-être votre problème n'est-il pas celui d'Andrée ? Peut-être est-ce un nez mal conformé ou des dents difformes qui vous causent du souci ? Ces petits défauts développent sans doute en vous un complexe d'infériorité qui vous rend la vie intolérable.

Faut-il pour cela que vous deveniez infirmière ou sœur de charité ? Faut-il que vous vous résigniez à passer toute votre vie devant un fourneau de cuisine ? Non, si vous êtes suffisamment intelligente.

Vous pouvez naturellement avoir recours à des moyens radicaux. Votre nez peut être remis en place par une opération chirurgicale. Vous pouvez confier le soin de votre bouche à un dentiste. Mais vous pouvez aussi, faute de moyens, résoudre le problème en l'envisageant du côté moral. Vous pouvez aller vers votre miroir en vous demandant : « Voyons un peu ce que j'ai de bien. » Alors vous découvrirez, au-dessous de ce nez qui vous cause tellement de souffrance, une bouche parfaitement dessinée. A vous désormais de mettre en valeur ces lèvres parfaites, en les fardant convenablement. Vos dents sont blanches ? Essayez d'étaler sur votre visage un sourire qui mettra en relief cette perfection. Ceux qui vivent autour de vous ne demandent pas mieux que de découvrir ce qu'il y a de charmant en vous. Ne pensez pas un seul instant que le commun des mortels est joyeux de découvrir une tare désagréable chez son prochain. Le genre humain n'est pas méchant à ce point.

Mais il se peut que vous soyez comme Berthe : « J'ai honte de me voir tellement corpulente. Mes amis m'appellent la grosse Bertha. Ils aiment à m'entendre rire. Ils disent que je suis tellement amusante. Personne ne me prend donc au sérieux. Je suis obligée de transporter, partout où je vais, vingt kilos d'embonpoint supplémentaire. »

Les lamentations de Berthe sont toutefois de courte durée. Elle sourit, et affirme convaincue : « En somme, je suis ce que je suis. Et j'en prends mon parti avec bonne humeur. »

Et voici comment Berthe accepte et adopte un ersatz. Elle préfère les sucreries à un mari, les chocolats aux enfants, les confitures à un intérieur dans lequel elle pourrait couler une existence heureuse.

Si vous vous trouvez dans les mêmes conditions que Berthe, Madame, nous vous conseillerons vivement de ne pas vous laisser entraîner sur la pente des solutions faciles. Le chemin qui vous mènera au succès est hérissé de difficultés, mais le but à atteindre vaut tous les sacrifices. Commencez tout de suite à vous créer une silhouette normale. Et ne vous arrêtez que lorsque la balance et le miroir vous auront annoncé que vous avez réussi.

Maintenant, considérons un peu la situation de celles qui ne sont ni trop maigres ni trop bien portantes, qui ne sont marquées d'aucun défaut physique saillant, mais qui présentent, dans l'ensemble de leur personne, un je ne sais quoi de disgracieux. Il y a aussi des femmes franchement laides. Quelle doit être leur attitude ?

Nous pouvons corriger beaucoup de défauts en surveillant la façon de nous tenir, de parler, de marcher. Nous pouvons trouver une coiffure qui nous va bien et l'adopter. Nous pouvons soigner nos mains et surveiller nos gestes. Une fois que nous avons obtenu les résultats requis, nous devons alors concentrer notre attention sur notre voix. Qui donc pensera à se moquer de nous, lorsque nous nous exprimerons d'une façon posée, que notre conversation sera attrayante, qu'un échange de vues avec nous procurera à notre interlocuteur des agréments nombreux ?

Et maintenant, voici Solange, qui peut battre à plate couture n'importe quel homme, au tennis aussi bien qu'au golf. Elle vient de faire une partie avec un jeune homme. Il ne l'invite pourtant pas à danser. Si on lui demande la raison de ce manque de tact, il répondra : « Je ne suis pas froissé parce qu'elle m'a battu. Mais j'ai été choqué par la façon dont elle l'a fait. Elle avait l'air de mener une guerre à mort contre les hommes en général et contre moi en particulier. »

Et pourtant, la conduite de Solange n'a rien de bien mystérieux. Elle fait la guerre aux hommes parce qu'elle cherche une revanche. Elle souffre d'être délaissée, et se venge comme elle peut.

Il se peut qu'à l'instar de Solange, vous ayez aimé, au cours de votre jeunesse, vous vêtir de vêtements de laine et prendre des attitudes masculines. Il se peut que vous appréciiez la camaraderie exempte de toute féminité et que vous méprisiez les femmes qui justement sont trop « féminines ».

Où cela vous mènera-t-il ? Un bon conseil : essayez d'être un peu plus féminine vous-même. Un ruban gracieusement noué dans vos cheveux, une touche de rouge sur vos lèvres, même lorsque vous faites du sport. Vous serez métamorphosée. Jouez votre rôle de femme jusqu'au bout. Avec votre adversaire au tennis, montrez de l'intérêt pour SON jeu. Vous verrez qu'il vous invitera alors à danser.

SOIREE DANSANTE AU CLAIR DE LUNE

Le comité des dames de Méadi organise pour le jeudi 25 juin une grande soirée de bienfaisance au profit de l'hôpital de Méadi. Des danses et des chants européens et orientaux viendront agrémenter cette fête au bord du Nil qui promet d'être une belle réussite. Au cours de la soirée aura lieu un défilé de robes des grands établissements de la capitale. Billets en vente chez Cicurel et Orosdi-Back au prix de P.T. 40 ou à l'hôpital de Méadi même. Tél. 265 Méadi.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Dois-je vous l'avouer ? A mesure que les chaleurs deviennent plus fortes au Caire, à mesure que les sables du désert s'abattent avec plus d'intensité sur notre pauvre capitale, j'éprouve une espèce de nostalgie pour Alexandrie, sa mer bleue, son ciel serein, sa physionomie riante et tout ce que l'on aperçoit sur vos plages claires et joyeuses. Transformée en station balnéaire, parée comme une jolie femme, la « reine de la Méditerranée » offrira-t-elle cette année les mêmes agréments de toujours et ses rives connaîtront-elles l'affluence des temps heureux d'avant-guerre ?

Le programme était presque toujours le même : la plage le matin, et la plage l'après-midi, quelquefois même le soir où s'organisaient de charmantes dinettes au bord de l'eau et où, aux sons d'un gramophone nasillard, des couples évoluaient sur une piste de fortune. Il faisait bon vivre alors, sans black-out et sans sirènes venant brusquement interrompre votre sommeil. Mais on ne connaissait pas son bonheur et, comme toujours, il y avait des gens pour se plaindre, Dieu sait de quoi, et pour ne rien trouver à leur goût.

Vie de plage, la même partout, où se nouent les mêmes intrigues, où naissent et meurent des aventures, où fleurissent à l'ombre et même au soleil des amours légères et, surtout, passagères et où chacun, revenu chez soi ou ayant repris son existence normale, oublie même le souvenir...

* * *

Mais les temps ne sont plus les mêmes. Par la force des circonstances l'aspect de notre existence même a changé et le cours de nos pensées aussi. Et les générations d'après-guerre traiteront de surannées nos façons d'être d'avant la tourmente. Que nous réserve la future jeunesse et que devons-nous attendre de nos moins de dix ans dont les réflexions sont parfois bien déconcertantes et nous laissent rêveurs ? Pour vous en donner un exemple, je vous citerai le cas de cette fillette de sixième qui disait l'autre jour à sa mère qu'elle comptait épouser un homme d'abord riche, qui pourrait lui procurer tout le luxe dont elle aurait besoin pour satisfaire ses caprices. « Mais j'aurais autour de moi, ajouta-t-elle, des jeunes gens de mon âge pour me faire sortir et m'amuser. » Voyez-vous ça, ma cousine ! Et les parents de rire et de raconter à leur entourage l'admirable précocité de leur enfant.

Cela ne laisse pas d'être bien inquiétant, je vous assure, et la faute en est surtout à papa et maman qui adoptent envers leur progéniture une attitude pour le moins répréhensible. Il n'est de sujets de conversation qu'ils ne tiennent devant eux, de remarques osées, de réflexions grivoises, dont l'esprit des tout jeunes finit par s'imprégner et, s'ils ne comprennent pas aujourd'hui encore, leur cerveau s'éveillera demain et cela produira un joli résultat...

Je veux dire, ma cousine, que les parents doivent témoigner de plus de réserve et surtout de plus de sévérité envers leurs garçons ou filles, déjà trop éveillés par tout ce qu'ils voient autour d'eux. Un contrôle plus sérieux s'impose des spectacles où on les laisse aller au hasard, des livres qu'on met à portée de leurs mains et des propos que l'on a en leur présence.

Si une sorte de camaraderie doit unir enfants et parents, il faut que celle-ci ait une juste limite et que ne se renouvelle plus la remarque que j'ai entendu un fils de quinze ans faire de son père. « Oh ! celui-là, disait-il à un ami, c'est un type pas sérieux du tout et qui ne cherche qu'à plaquer maman pour d'autres femmes. » (sic)

Messieurs les papas, un peu plus de tenue, et de réserve aussi. Autrement vous pourriez payer cher votre légèreté.

La réceptivité d'un enfant est aujourd'hui plus que jamais d'une vivacité telle à ne lui rien faire oublier de ce qu'il a vu ou entendu.

Mais pourquoi vous dis-je tout cela, ma cousine ? Vous n'en avez que faire pour l'instant et, le moment venu, je suis certain que vous n'aurez besoin de nul traité de puériculture. Votre esprit lucide et votre bon sens sauront vous guider comme il se doit dans la voie de l'éducation la plus rationnelle et la plus saine.

Bien affectueusement vôtre
SERGE FORZANNES



UN GRAND LIBANAIS DISPARAIT

Le décès de Habib Pacha El Saad fut pour le Liban une grande perte et un deuil national. Le défunt, qui s'est éteint à l'âge de 82 ans, fut en effet l'une des personnalités libanaises les plus saillantes pendant plus de 50 ans d'une vie politique intense. Président du Conseil administratif du Liban avant la guerre de 1914, exilé pendant cette guerre, chef du gouvernement et Président de la République sous le régime du Mandat, Habib Pacha El Saad se dépensa toujours sans compter pour son pays, où il jouissait d'une considération unanime. Le gouvernement et la population lui firent des funérailles nationales. Avec ce grand Libanais disparait une belle figure d'autrefois et l'un des hommes d'Etat les plus éminents du Proche-Orient. Avec lui disparait aussi le dernier titre de « Pacha » au Liban.

CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Petite »

Pour garder cette couleur à vos cheveux, rincez-les, après les avoir lavés, avec de la camomille. Vous devez faire des exercices de gymnastique et, particulièrement, des exercices respiratoires, si vous voulez engraisser un peu plus. Mettez-vous donc tout de suite au travail et bonne chance.

Neveu « René »

L'achat des peaux en question est impossible en temps de guerre, surtout dans notre pays.

Neveu « C.M. »

Voici le meilleur moyen de désinfecter un livre acheté « second hand » : mettez, dans une vieille casserole remplie d'eau bouillante (mais loin du feu), quelques gouttes d'acide phénique. Tenez le livre au-dessus de la vapeur qui se dégagera. Tournez à mesure les pages, afin que toutes s'imprègnent de cette légère buée.

Nièce « Mironton Mirontaine »

Pour empêcher que les verres de vos lunettes se ternissent, frottez-les tous les matins avec du savon ordinaire et faites-les reluire ensuite avec un chiffon bien propre. Ils demeureront transparents durant toute la journée et vous n'aurez plus à les nettoyer tout le temps.

Nièce « Ennuyée »

L'eau oxygénée perd vite, au contact de l'air, ses précieuses qualités. Pour remédier à cet inconvénient, ajoutez au liquide un peu d'éther ou d'alcool et tenez le flacon dans un endroit frais.

Nièce « J'en ai assez »

Il y a des gens qui clignent de l'œil continuellement. C'est le fait des personnes rusées et sournoises.

Nièce « Une de Méadi »

Voici un moyen excellent de se débarrasser des moustiques : disposez huit ou dix tranches d'oignons crus, à plat sur une assiette, et placez celle-ci le plus près possible de la tête du lit où vous dormez. Renouvelez les tranches d'oignons toutes les vingt-quatre heures. Vous entendrez peut-être les moustiques bourdonner autour de vous la nuit, mais ils ne s'approcheront pas.

Nièce « Fleur inconnue »

Achetez un petit pinceau, très fin, et frottez-le contre les morceaux de votre ancien rouge aux lèvres. Vous pourrez l'employer ainsi en entier sans perdre un seul bout. Pour votre visage, lavez-le chaque soir à l'eau chaude savonneuse d'abord, à l'eau presque glacée ensuite. Cette espèce de « douche écossaise » lui fera le plus grand bien. Oui, une gaine un peu étroite peut gêner la digestion et amener des troubles circulatoires.

Nièce « Myra »

Votre nom qui veut dire « entêtement » dénote un caractère parfois difficile, trop porté à ne pas regarder sérieusement et bien en face les difficultés de la vie. Bon cœur, généreuse, pleine de compréhension pour les autres. Vous réussirez dans les carrières libérales. Vous pouvez m'écrire quand vous le voulez.

Nièce « Dévorée vivante par les piqûres de moustiques »

Pour faire disparaître la cuisson et l'enflure produite par les piqûres d'un moustique, appliquez sans frotter, sur l'endroit atteint, du coton hydrophile mouillé avec quelques gouttes d'eau de Javel. Laissez sécher, la douleur et la rougeur auront disparu comme par enchantement.

Nièce « J'ai les punaises en horreur »

Vous trouverez prochainement dans la rubrique « Féminités » un article sur les punaises, cafards, moustiques, etc... et les meilleurs moyens de s'en débarrasser. Patientez donc d'ici là.

Nièce « Débrouillarde »

Des objets de porcelaine, sans être cassés, sont fendillés et laissent parfois échapper l'eau. Le liquide ne filtrera plus si vous frottez la fente de l'objet assez fortement avec une amande amère sèche.

Nièce « Marylyne »

Si vous êtes obligée de vous absenter quelques jours et que vous avez dans l'appartement des plantes qui pourraient souffrir du manque d'arrosage, employez le moyen suivant : enfoncez dans chaque pot l'extrémité d'une mèche à pétrole neuve et faites tremper l'autre bout dans un grand récipient d'eau fraîche. La mèche se chargera d'arroser les plantes.

Nièce « Gul souyou » (Ankara)

Oui, je connais très bien le turc, car j'ai habité pendant quelques années dans votre pays. Je n'ai pas lu le livre en question et je serai vraiment heureuse si vous pouvez me le procurer.

Nièce « Bas-bleu »

Lavez vos boiseries avec de l'eau dans laquelle vous aurez versé une petite quantité de térébenthine. Passez ensuite un bon encaustique. Il faut que vous recommenciez ces soins au moins chaque deux jours.

Nièce « Hélène »

Je ne sais pas du tout de quelle lettre vous me parlez, car je n'en ai reçu aucune traitant d'opération. Voulez-vous m'écrire à nouveau en m'exposant votre cas ?

Nièce « Renégate »

Quel mot terrible quand il s'agit d'une si petite chose ! Pour ma part, je trouve votre conduite fort sage et c'est de tout cœur que je vous dis « bravo ». Il faut savoir rompre complètement parfois avec un passé lourd de souvenirs douloureux. Eloignez-vous donc totalement de ces gens qui vous ont persécutée.

TANTE ANNE-MARIE

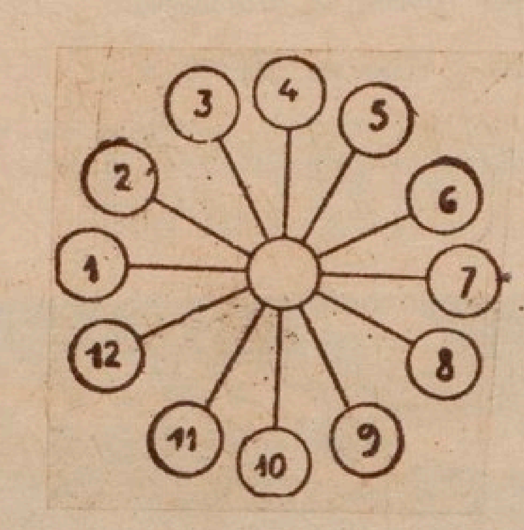
Délassons-nous

DISTRACTION EN FAMILLE

LES CARTES OBEISSANTES

Voici un très joli tour de cartes, facile à faire, sans grand travail préparatoire et qui a toujours beaucoup de succès. Voyons d'abord sa présentation.

Vous prenez un jeu de cartes quelconque, non préparé, puis vous faites prendre une carte par un de vos spectateurs ; vous battez le jeu et faites prendre une deuxième carte par un second spectateur ; vous battez le jeu de nouveau, puis vous annoncez que les cartes sont affectueuses, obéissantes, et qu'il suffit qu'elles aient été touchées par une personne pour qu'aussitôt elles exécutent ce qui est commandé par cette personne. Vous présentez alors le jeu aux spectateurs en le tenant comme il est indiqué sur la figure. Sur votre invitation, une des personnes qui a pris une carte (que vous ne connaissez pas) la nomme en lui commandant de sortir et, à cette injonction, on voit la carte monter lentement au-dessus du jeu.



La même scène se renouvelle pour la seconde carte et la seconde personne au grand étonnement de votre auditoire.

Pour arriver à ce résultat, il vous suffit, lorsque l'on remet dans le jeu la première carte prise et que vous mélangez, d'avoir soin de ne pas perdre cette carte de vue et de la faire *passer sous le jeu*, tout en continuant à battre le paquet. Avec un peu d'exercice, vous arriverez à ce résultat. Pour la seconde, sans déranger celle du dessous, vous placez cette seconde entre la première et le jeu.

Les cartes étant alors tenues comme sur la figure, votre doigt du milieu, invisible pour les spectateurs, est plié et son extrémité repose sur la carte qui apparaîtra au commandement. Avec cette extrémité du doigt, au besoin légèrement mouillé, vous poussez légèrement la carte, qui monte lentement, et que vous retirez du jeu avec la main libre. La même manœuvre s'opère pour la seconde carte.

Comme vous ne vous servez d'aucun appareil, le jeu peut être examiné.

TROUVEZ LA SYLLABE

Avec les syllabes : *a, al, ca, ce, no, ra, re, se, ser, te, tri, ve*, formez six mots. En plaçant une syllabe dans chaque rond numéroté, vous obtenez : 1-7. Réjouissance. — 2-8. Se laisser aller à une douce somnolence. — 3-9. Chanteur d'opéra-comique. — 4-10. Sorte de pâte faite avec le suc d'un arbre des Indes. — 5-11 Frôler. — 6-12. Fils de Jacob.

Trouvez la syllabe à placer dans le rond du milieu, grâce à laquelle les six mots se transformeront en : 1-7. Inexpérimenté. — 2-8. Retrouve son activité. — 3-9. Grossier. — 4-10. Vide. — 5-11. (Précédé de se), revenir à un meilleur avis. — 6-12. Informer.

UNE CHAINE DE PRÉNOMS

Savez-vous fabriquer une chaîne avec des prénoms ? On appelle chaîne une suite de mots telle que la dernière lettre de chacun d'eux soit la même que la première lettre du mot suivant.

La chaîne que vous devez recomposer comprend sept prénoms. Nous vous donnons le premier et le dernier et il s'agit de retrouver les cinq autres :

(Pierre, ..., ..., ..., ..., ..., Daniel)

SAVEZ-VOUS POSER DES COLLES ? DEMANDEZ...

...A VOTRE CUISINIERE

si elle connaît l'origine du terme « cordon bleu » ?

« Cordon bleu » désignait à la fin du XVIe siècle le principal insigne de dignitaire de l'ordre du Saint-Esprit, fondé par le roi Henri III. Comme ils aimaient les plaisirs, on prit l'habitude d'appeler « cordon bleu » les gourmets de cet ordre, puis leurs cuisiniers.

...A VOTRE GRAND'MERE

qui lança la mode de la « crinoline » ?

L'impératrice Eugénie, femme de Napoléon III, utilisa la première cet encombrant accessoire, par coquetterie, afin de dissimuler sa taille quand elle attendait le prince impérial. Les dames de la cour imitèrent bientôt son exemple.

...A VOTRE MARI

l'étymologie du mot « pantalon »

C'est un bouffon italien, Il signor Pantalone, qui porta le premier ce vêtement, avec l'intention de faire rire les spectateurs. C'est lui pourtant qui en introduisit l'usage et lui légua son nom. On fait souvent une plaisanterie sur l'étymologie de « pantalon », en disant que ce vêtement est ainsi dénommé parce qu'il pend... jusqu'aux talons.

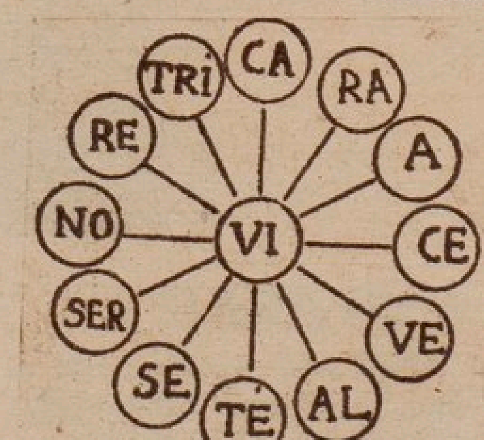
...A VOS ENFANTS

s'ils savent d'où vient le jeu de « Colin-Maillard » ?

Ce nom rappelle, prétend la légende, un illustre guerrier du moyen âge, nommé Colin et surnommé Maillard à cause du maillet dont il était armé. Au cours d'une bataille, il eut les deux yeux crevés, mais n'en continua pas moins à combattre, guidé par ses écuyers...

SOLUTIONS

TROUVEZ LA SYLLABE



UNE CHAINE DE PRENOMS

Il y a différentes manières de résoudre la question. En voici une :

Pierre, Etienne, Ernest, Théotime, Eugène, Edouard, Daniel.

UN GRAND CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE

La musique en Egypte est lourdement redevable à l'inlassable activité de quelques personnes, lesquelles depuis de longues années se sont dépensées pour donner au public égyptien des concerts exécutés par les meilleurs musiciens locaux et étrangers et ont inlassablement travaillé à l'éducation et au développement de notre sens musical.

Le concours de composition organisé par la Maison des Artistes est une des nouvelles manifestations de cette activité. Mme Betzy Stross a permis qu'on donne son nom à ce concours... Seules des considérations supérieures lui ont permis de faire taire sa modestie, à savoir la découverte de nouveaux talents, l'affirmation de certains artistes ayant déjà fait leurs preuves et, par-dessus tout, la manifestation d'une collaboration harmonieuse entre plusieurs personnes, en une époque troublée.

La compétition comporte plusieurs prix, lesquels seront décernés à la meilleure composition de musique orientale et à la meilleure œuvre de musique européenne.

Un comité de connaisseurs compétent a été constitué, sous la présidence de S.E. Sésostris Sidarous pacha.

Les musiciens d'Egypte sont déjà au travail, car chacun espère, dans son domaine, remporter la palme.

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Dans le firmament des stars

INTELLIGENTE, JOLIE, PARFAITEMENT ÉQUILIBRÉE :

Ingrid Bergman

La revue « Who » m'a demandé il y a quelques jours, en ma qualité d'écrivain suédois, d'aller interviewer ma compatriote Ingrid Bergman. La star se trouvait en ce moment à New-York, sous son nom civil de Mme Peter Lindstrom.

L'ayant vue dans la magnifique création qu'elle fit dans « Dr Jeckyll et Mr Hyde », j'acceptai avec joie. Me voici à la porte d'une coquette villa entourée d'un jardin. Une servante, tenant en main une fillette de trois ans, m'ouvre la porte. Je n'ai plus de doute. C'est bien là la maison de la célèbre star et l'enfant n'est autre que la petite Pia, la fille d'Ingrid Bergman, qui aurait pu être cause que l'actrice ne connût jamais le firmament de Hollywood.

Ensuite apparut Miss Bergman elle-même. Grande de taille (elle mesure cinq pieds et un demi-pouce), elle est la grâce même. Un tailleur marron la recouvre et accompagne très harmonieusement sa chevelure châtain doré.



Entre deux prises de vues d'« Intermezzo », Ingrid Bergman déguste une glace.

Emule de la grande Garbo, sa compatriote, Ingrid Bergman, nouvelle star de Hollywood, subit ici les affres de l'interview que lui fait subir l'écrivain suédois Essy Key Rasmussen pour notre confrère américain « Who ».

Un clip est accroché à sa chemisette de soie blanche et un gros diamant brille à son doigt sous l'alliance d'or. Elle m'invite à m'asseoir et, tout de suite, nous parlons de sa carrière et de sa venue en Amérique. Elle m'explique qu'elle quitta son pays il y a deux ans, engagée par David O. Selznick pour tourner « Intermezzo ». C'était là l'occasion de sa vie. Bien qu'elle eût tourné plusieurs films en Suède, elle n'avait nul espoir de pouvoir un jour être engagée en Amérique.

— Mais je n'acceptai, précise-t-elle, que lorsque je sus le nom de mon partenaire, en l'occasion Leslie Howard. Cela est très important, m'affirme-t-elle, et c'est sans doute ce qui me décida.

Entre temps elle s'était mariée et Pia avait un an.

Certainement, Ingrid Bergman doit son succès tout d'abord à son talent, mais aussi à cette volonté ferme qui la caractérise. Elle sait ce qu'elle veut, et quand elle a un but à atteindre, rien ne l'arrête. Le ton de sa voix, qui rappelle celle de Garbo, prend un son grave lorsqu'elle parle des démêlés qu'elle eut au sujet de sa fille.

— On m'interdit de déclarer que j'avais un enfant. Vous pensez bien le peu de cas que je fis de la chose. Dans ma loge, la photo de ma petite fille était toujours placée sur ma toilette, et lorsqu'on me demandait qui elle représentait, je répondais avec fierté : « C'est mon bébé ».

Dans ses yeux apparaît une lueur brillante.

— Je me sens, ajoute-t-elle, comme un cheval de course prêt à prendre le « start » et qui ne voit pas se lever le ruban de départ. Je suis capable de travailler nuit et jour, sans répit, avec quelques heures de sommeil seulement, et ici on ne fait que rabattre mon ardeur. Figurez-vous que tout le monde se moquait de moi parce que j'arrivais au studio avant l'horaire normal.

Soudain, elle s'exclame : « Cela sent le café ! » Et elle disparut à la cuisine.

La petite Pia crut devoir alors s'intéresser à son hôtesse. Avec curiosité elle me regarda me poudrer le visage.

— D'où as-tu apporté cette poudre ? me demanda-t-elle avec de grands yeux écarquillés.

— D'un magasin.

— Pour quoi faire ? Maman n'emploie jamais cette chose-là.

— Ta mère n'en a pas besoin, dis-je à l'enfant avec conviction, en songeant que la fraîcheur de Miss Bergman pouvait facilement se dispenser de tous les artifices de beauté.

La voici qui revient avec un plateau chargé de tasses à café et d'un excellent cake qui était son œuvre. La conversation reprend, enjouée et naturelle comme entre deux amies qui ne se seraient pas vues depuis longtemps. Ingrid me raconte qu'elle alla plusieurs fois au cinéma pour se voir dans le rôle de Ivy Peterson, la frivole servante du « Docteur Jeckyll et Mr Hyde » qui ne pouvait se dégager des filets tendus autour d'elle par Spencer Tracy.

Sachant que Miss Bergman n'était pas la personne à critiquer n'importe lequel de ses partenaires, je pris moi-même les devants et avouai que je trouvais Spencer Tracy beaucoup plus dans son rôle dans le hideux Mr Hyde que dans celui du séduisant docteur Jeckyll. J'ajoutai que je trouvais étrange le pouvoir que celui-ci exerçait sur les femmes.

Mon interlocutrice eut un sourire étonné, non pas parce que je ne trouvais pas Spencer Tracy séduisant, mais parce que je déclarais qu'il incarnait admirablement un homme pervers alors que tous ses compagnons de studio considéraient qu'il représentait le prototype du clergyman ou, tout au moins, celui d'un homme pondéré et normal.

— Voyez, me dit-elle, comme les jugements peuvent être différents. Moi-même je me sens capable d'interpréter des rôles opposés et je ne voudrais pour rien au monde me cantonner dans un seul genre.

Et elle l'a bien prouvé dans la création qu'elle fit dans « Anna Christie », la grande œuvre d'Eugene O'Neil, que l'auteur semble avoir écrit spécialement pour elle. Ecoutez la description qu'il fait d'Anna : « Une femme blonde, grande, parfaitement développée... un vrai type de Viking. »

— Pour moi, me dit Ingrid, Anna n'est pas une dégénérée, mais au contraire une fille saine de Suède, victime de circonstances cruelles. Ainsi, voyez-la dans la scène où elle jure sur le crucifix qu'elle n'aimera jamais un autre homme au monde. Vous devez la croire à ce moment. Vous devez être convaincue qu'elle est sincère.

Un critique a dit de Miss Bergman « qu'elle a donné au drame d'O'Neil une interprétation poétique et une nouvelle vie, et en ce faisant elle s'est réservé une place prépondérante dans l'histoire du théâtre aux Etats-Unis ».

Parlons un peu de l'avenir :

— Est-il vrai, demandai-je à ma compatriote, qu'Ernest Hemingway veut que vous interprétiez le rôle de Maria dans « For whom the bell tolls » ? Vous a-t-il envoyé le manuscrit avec cette inscription : « A Ingrid Bergman qui est la Maria de ce livre » ?

— C'est exact, me dit-elle, mais Paramount a acquis les droits sur cette œuvre et devra d'abord faire essayer ce rôle à des artistes qu'il a sous contrat.

En attendant, Ingrid étudie le rôle de Maria Veronica, une nonne, dans un film « Les clés du Royaume » dont Selznick s'est rendu acquéreur.

— J'avais peur, me confie-t-elle, que ce rôle fût à l'eau de rose et ne contînt aucun caractère particulier. Mais quand je pris connaissance du manuscrit, je fus emballée.

— N'y a-t-il pas un élément de conflit, lui demandai-je encore, entre votre vie privée et votre carrière d'artiste ?

— Non, pas du tout, repartit-elle. Mon mari est mon meilleur collaborateur. Nous nous rencontrâmes alors que j'étais élève à l'école dramatique de Stockholm. Il m'a encouragée depuis et je puis dire que c'est à lui que je dois d'être venue à Hollywood. C'est lui qui me confirma dans l'idée que je pourrais m'y faire une carrière.

— La vie en Amérique vous plaît-elle ?

— Infiniment. D'ailleurs, il y a mille moyens ici de se retrancher dans une existence solitaire si l'envie vous en prend. Ce qui m'ennuie, c'est que l'on m'empêche de faire le moindre effort. Je n'ai pas le droit d'ouvrir une porte moi-même ou de transporter des paquets à peine pesants. Cependant en Suède tout le monde remue, tout le monde se démène, et même des princesses portent des paquets et apprennent à faire la cuisine.

Miss Bergman s'exprime parfaitement en anglais, un peu à la manière de sa compatriote Garbo. Et ceci m'amène à lui demander si elle n'avait pas rencontré la célèbre actrice.

— Jamais, me dit-elle. Je ne l'ai même jamais vue ailleurs que sur l'écran.

L'entretien a pris fin. J'en garde encore le souvenir tant les moments passés en compagnie de Miss Bergman vous laissent une impression agréable. Mais celle qui domine est l'équilibre parfait qui se dégage de ce caractère de femme qui personnifie la joie de vivre.

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 15 AU DIMANCHE 21 JUIN
20th CENTURY-FOX présente
Le Chef-d'Oeuvre Inoubliable !

Tyrone POWER * *Rita* HAYWORTH

dans

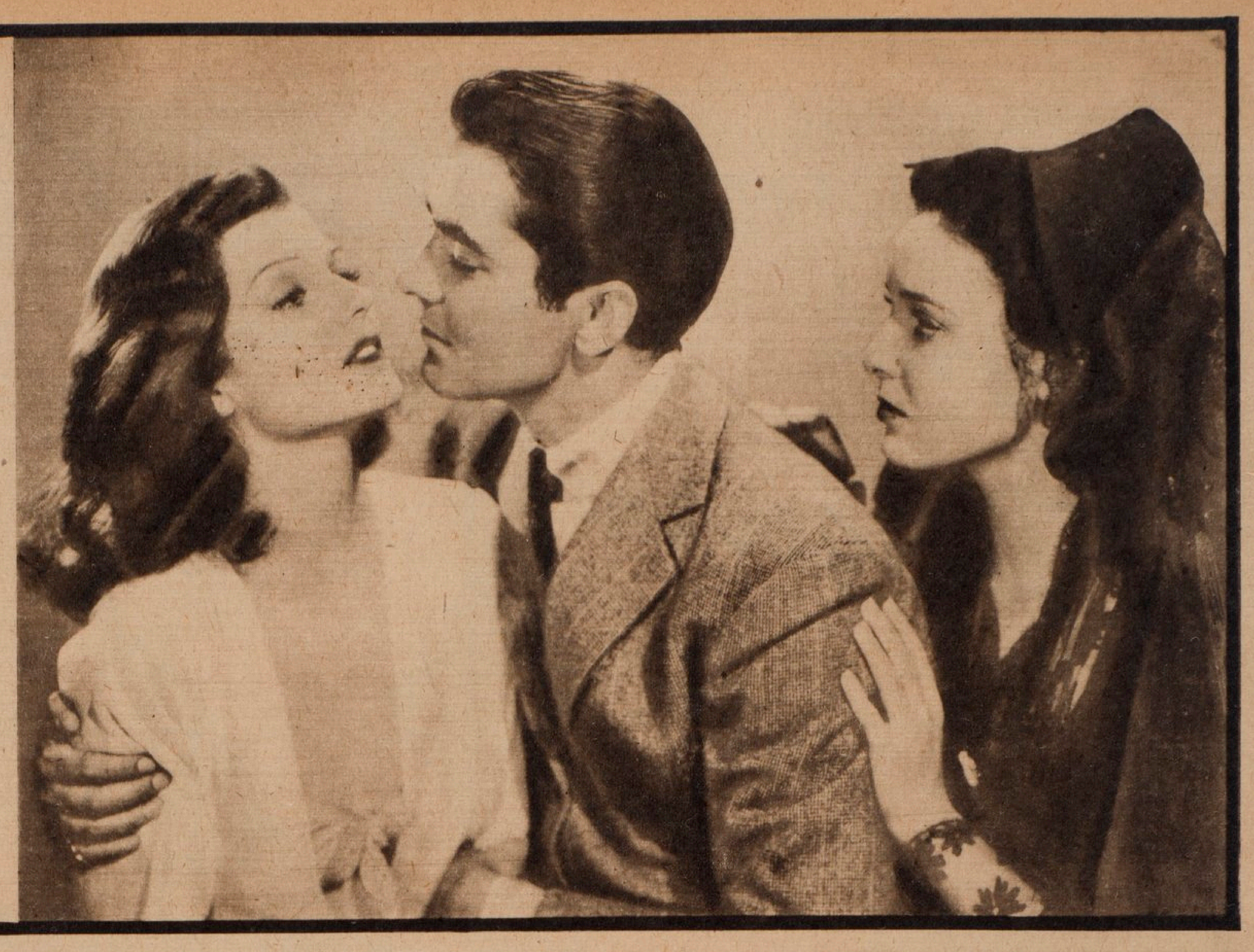
"BLOOD AND SAND"



EN TECHNICOLOR

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h. 30
et 9 h. 30 p.m.





Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 15 AU DIMANCHE 21 JUIN
20th CENTURY-FOX présente
Un Ebouriffant Evènement Comique !

Jack BENNY * *Kay* FRANCIS

dans

"CHARLEY'S AUNT"

(La Marraine
de Charley)



Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m.. 3 h. 15, 6 h. 30
et 9 h. 30 p.m.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 16 AU LUNDI 22 JUIN
20th CENTURY-FOX présente

Gordon HARKER * *Phyllis* CALVERT

dans

"MAIL TRAIN"



Un Grand Express fonçant dans la nuit transportant UNE FEMME MYSTERIEUSE... UN DETECTIVE RUSE... ET UNE LETTRE D'OU DEPEND LE SORT D'UNE NATION !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

